

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Un mot magique

Un rêve

La conférence impériale de Londres

La Russie contre l'Occident

Un élève de Maurice Denis, M. Joseph Lacasse

« Quand Dieu parle » par Léopold Levaux

Hilaire Belloc

Jos. Janssens de Varebeke

Comte Louis de Lichtervelde

Henri Massis

Th. Bondroit.

Henri Davignon.

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le mariage du prince Léopold, Mgr J. Schyrgens. — France. — Italie. — Allemagne, C^{te} P. — Mexique.

La Semaine

♦ « Où il est démontré, avec éclat, que la Monarchie est la forme de gouvernement la plus humaine et la plus naturelle!... » Titre tout indiqué pour la page d'histoire que la Belgique a vue cette semaine.

Le grand, l'immense bienfait de la Monarchie, même, d'une Monarchie aussi "tempérée" que l'est la Monarchie belge, est d'assurer la continuité, d'incarner une vie nationale, d'être un point de rencontre et une clef de voûte. Ce lien entre une nation et une famille — une "maison", ah! le beau mot! — qui est bien l'essence d'une monarchie, quel élément d'ordre et quel facteur de paix!

Et à mesure que l'union d'un pays et de sa dynastie se fait plus intime sous l'action du temps, sous l'influence d'heurs et de malheurs partagés, à la suite de preuves réciproques d'attachement, et, de la part du Prince surtout, de témoignages répétés de préoccupations uniquement nationales, le spectacle devient plus beau d'un peuple aimant son Roi, et d'un Roi aimant son peuple.

Le Mariage d'un Prince Héritier est une de ces occasions où on peut saisir sur le vif ce que la Monarchie signifie pour une nation. Et en Belgique, en 1926, après ce que le Roi, la Reine, les Princes furent pour nous durant les terribles années de la grande guerre, la démonstration a été magnifique et grandiose.

Le « pauvre petit » qui, en 1915 — à 14 ans!... — prit le fusil pour chasser l'envahisseur; le fils de Souverains qui, pendant quatre mortelles années, n'eurent pour tout royaume que le petit coin de terre que protégeait l'Yser; celui qui, avec la grâce de Dieu, présidera un jour aux destinées de la Patrie après son Père, son Grand-oncle, son Arrière-grand-oncle; le plus charmant et le plus populaire des Princes s'est choisi une compagnie, une auxiliaire, pour l'aider à remplir la lourde tâche qui l'attend demain.

À un Roi, il faut une Reine, pour que, Dieu aidant, la « Maison » dure, et que se rajeunisse sans cesse, en durant, le lien qui unit une dynastie à ses sujets.

Et qui a vu pleurer d'émotion et de joie le bon peuple d'Anvers et de Bruxelles; qui a assisté à ces explosions, à ce délire d'enthousiasme; qui a vu les foules conquises par le charme et la jeunesse d'une frêle et gracieuse enfant; qui a constaté ce que peuvent un sourire et un geste, et combien « l'homme dans la rue », le bon peuple loyal et fidèle ne demande qu'à se donner; qui a vu ces milliers de spectateurs se réjouir si sincèrement, et se féliciter du bonheur de leurs Princes; qui a vu tout cela doit conclure qu'en vérité, la monarchie est le gouvernement le plus humain et le plus naturel.

Qu'une famille règne de père en fils, qu'elle s'identifie avec la Patrie, qu'au dessus de toutes les divisions elle soit ce qui relie, ce qui unit et ce qui ne se discute pas, que son intérêt se confonde avec celui du pays qui compte sur elle pour que demeure intact le patrimoine national, quelle grande, et belle, et bonne chose!

A cette haute mission, la princesse Astrid se trouve désormais associée.

Et il lui a suffi de paraître pour tout conquérir...

Daigne la Divine Providence bénir le Duc et la Duchesse de Brabant! Et puisse la future Reine des Belges s'assimiler à ce point l'âme de sa nouvelle Patrie — cette âme belge si profondément imprégnée de civilisation catholique et latine — jusqu'à en partager, avec son peuple, toutes les qualités et toutes les richesses.

C'est la prière fervente que les catholiques belges ont adressée au Ciel en cette journée radieuse du 10 novembre. C'est celle qu'ils ne cesseront de redire pour la chère compagne de leur futur Roi...

♦ Que de noirs complots se tramaient contre Rome et contre Madrid!

La chose ne doit guère surprendre. Les réactions italiennes et espagnoles heurtent tellement de front les erreurs politico-sociales qui ont dominé l'Europe depuis la Révolution Française, que c'est par tous les moyens qu'on essaiera de les briser.

Cet excellent M. Brunet — un Président modèle, tout le monde s'accorde à le proclamer — disait à la Chambre, l'autre jour, « que la force et le succès ne sont pour le pouvoir que des bases fragiles et précaires. La force peut détruire ce que la force a édifié ».

Evidemment, évidemment... Mais, n'est-ce pas par la force que la Belgique a reconquis son indépendance? N'est-ce pas par la force que les erreurs démocratico-politiques de 89 ont été imposées à l'Europe?

Que si M. Brunet parlait de la Belgique d'aujourd'hui, il n'a pu viser que l'organisation des gardes-rouges...

S'il parlait de l'étranger, une question se pose: si Mussolini réussit à faire triompher par la force sa conception anti-libérale, et à asseoir l'Etat fasciste, pourquoi les bases de l'ordre restauré par lui seraient-elles plus fragiles et plus précaires que celles du désordre révolutionnaire établi, lui aussi, au cours du siècle dernier, sur la force et, hélas! sur le succès?...

Un mot magique

Aucun temps ne fut plus favorable que le nôtre à l'emploi de mots magiques dépouillés de leur sens et transformés en talismans.

« Démocratie » ; « Progrès » ; « toutes les autorités sont d'accord » ; « les récentes recherches ont établi que... », etc. Mais le mot « Scientifique » est, je crois, le plus nocif d'entre eux. Ce mot est employé comme argument final, comme s'il mettait fin à toute discussion. Une fois qu'une chose a été « scientifiquement » démontrée, elle ne peut plus être mise en doute ! Tout adversaire auquel on a pu démontrer qu'il n'est pas « scientifique », est estimé mis hors de combat.

Notons qu'on n'essaie même pas de définir ni ce terme, ni les autres talismans — talismans éminemment inintelligibles — de notre époque journalistique. Ce terme est employé, comme s'il s'agissait du nom de quelque divinité sauvage pour en imposer à un adversaire. Ceux qui en usent ne pensent point à ce qu'il veut dire ; ils ne sont peut-être pas capables, du reste, de se faire là-dessus une opinion. S'ils l'étaient, ils ne donneraient pas comme de prétendues « preuves scientifiques » de certains faits, des preuves qui ne prouvent nullement les dits faits, pas plus qu'ils ne qualifieraient d'antiscientifiques des preuves qui, en pratique et en théorie, sont tout ce qu'il y a de plus scientifique.

Savoir organisé : tel est le véritable sens du mot « Science ». Nous savons, par exemple, qu'un grand nombre d'Anglais arrivent à Londres, dans la matinée, par les railways suburbains, pour repartir dans la soirée ; mais la connaissance de ce fait n'a rien de scientifique. Elle le devient à mesure que nous examinons rigoureusement toutes les données du problème, toutes les suggestions nous permettant de coordonner le chiffre des arrivées et celui des départs, avec les heures des trains, les destinations diverses et ainsi de suite. Supposons que nous ayons accumulé une quantité suffisante de semblables données dûment contrôlées et ordonnées comme il convient, on pourra dire que nous sommes scientifiquement renseignés au sujet du va-et-vient des masses humaines qui affluent à Londres par chemin de fer chaque matin de la semaine pour en refluer chaque soir.

Mais à supposer que vous ayez ainsi acquis des « connaissances organisées » au sujet de n'importe quelles statistiques, vous n'aurez touché qu'à une partie minuscule du domaine que ces statistiques embrassent, si — comme c'est d'habitude le cas — vous désirez apprendre plus de choses que les chiffres SEULS ne peuvent vous en révéler. Dans ce cas, le « savoir organisé », c'est-à-dire la Science, les méthodes scientifiques, devront être appliquées à tout l'ensemble du sujet sur lequel porte votre enquête. Or, c'est

justement ici que l'emploi des mots « science » et « scientifique », entendus dans leur sens moderne, est en défaut.

On les applique à la catégorie des faits qui sont susceptibles d'être exactement mesurés, surtout aux faits d'ordre mécanique. On ne les applique pas à l'une quelconque des innombrables autres espèces d'évidence, et on ne distingue pas entre les différentes espèces de choses devant être démontrées.

C'est ainsi que X ou Y pourra vous prouver scientifique (et ce n'est guère difficile) que manger des bifteaks est une habitude mortelle. Il n'aura qu'à accumuler les statistiques se rapportant aux personnes qui sont mortes peu après avoir mangé des bifteaks ; celles démontrant que dans certains pays où l'on en mange, la vie humaine est plus brève que dans d'autres où l'on n'y touche pas, etc. Rien de plus facile que de composer de pareils tableaux en grand nombre : tous prêtent à rire et sont erronés parce que ne prenant pas en considération ce qu'il y a de plus important, à savoir l'évidence que fournit notre vie quotidienne. Cependant, notre propre expérience et celle de notre entourage nous montrent que, sous le climat anglais tout au moins, on peut manger normalement de la viande de boucherie tout en menant une vie heureuse et en jouissant d'une bonne santé. Seulement, cette espèce de preuve ne se prête pas à une mesure exacte. En procédant à notre enquête (à supposer une enquête nécessaire dans des questions relevant du sens commun : ce qui n'est généralement pas le cas) il nous faut, non seulement prendre en considération des impressions générales excluant toute évaluation exacte, mais il nous faut, les mettre au premier plan. C'est ainsi, par exemple, que nous ne pouvons mesurer la santé. Vous pouvez mesurer le taux de la mortalité et la fréquence des cas de maladie. Mais ce n'est qu'en contemplant les diverses populations et en vivant au milieu d'elles que vous pouvez savoir laquelle jouit d'une meilleure santé.

Un village de la montagne peut avoir des statistiques de la mortalité moins bonnes qu'un centre industriel, à cause, par exemple, de la mortalité infantile, ou d'une mortalité locale spéciale, une épidémie ayant atteint une minorité. Ce village n'en sera pas moins plus salubre.

Autre exemple : on nous dit que l'inauthenticité de certains documents, notamment de certains documents sacrés, est « scientifiquement » établie. Ce serait, en particulier, le cas de l'Évangile selon saint Jean, le « Quatrième Évangile » comme aiment à l'appeler ceux qui voudraient s'en débarrasser (en l'appelant ainsi on veut faire comprendre que

saint Jean n'en serait pas l'auteur). La preuve « scientifique » consiste ici en une demi-douzaine de suppositions, et en une douzaine de références documentaires. Une petite secte hérétique et obscure en a, paraît-il, nié l'authenticité longtemps après que cet Évangile eût été écrit. Vous constatez (ou plutôt il est de toute évidence) que le style en est tout à fait différent de celui des Évangiles synoptiques; que le nom de l'auteur n'y figure pas; qu'il contient des phrases semblables à celles qui se rencontrent dans des ouvrages païens ou juifs n'ayant rien à voir avec les livres du Nouveau Testament ou les ayant précédés. Vous constatez deux ou trois autres points encore de moindre importance. Tout cela vous l'enregistrez. Vous notez toutes les allusions fragmentaires ou les citations ayant trait au Quatrième Évangile et remontant aux premiers âges du christianisme, et vous relevez les moindres divergences que ces allusions contiennent.

Le certain, le probable, le possible et le purement hypothétique, vous mélangez tout cela, sans faire de distinctions entre les diverses parties de ce mélange du point de vue des degrés de crédibilité: après quoi vous baptisez le tout « *Scientific Evidence* ».

Or, il n'en est rien. L'esprit qui se manifeste dans une sélection aussi arbitraire est aux antipodes mêmes du véritable esprit scientifique. Celui-ci commence par demander à connaître toutes les données accessibles et ayant trait au problème débattu. Si l'on néglige le témoignage écrasant de la tradition, si l'on ne tient pas compte du fait que, à une époque hautement civilisée, alors que toutes les parties de l'Empire romain étaient constamment en relations entre elles, saint Jean était regardé par tous comme l'auteur de l'Évangile qui porte son nom, on n'agit pas plus scientifiquement que si l'on rejetait toutes les preuves tirées des textes, ou toutes les données que nous fournit un examen critique des manuscrits. Il y a plus encore: l'auteur de l'Évangile selon saint Jean, quelqu'il fût, a certainement fait œuvre unique. Même s'il ne connaît les hommes que de façon tout à fait inadéquate, le lecteur se convainc que cet auteur était dominé par le souvenir d'une Personnalité vivante, ayant fait sur lui une impression très puissante et très vivace, vraisemblablement dans son adolescence.

Allons plus loin. Le document en question n'est pas coulé dans le moule d'un traité: il a la forme d'un récit fait par un témoin oculaire. Il ne nous dit pas: « Voyez ce beau système philosophique », mais: « Voici ce qui est arrivé, ce qui a été dit, ce qui a été vu, ce qui a été entendu. »

Allons plus loin encore. Vous avez des preuves de toute sorte: témoignages relatifs au lieu d'origine de l'Évangile, témoignages qui sont postérieurs à ce dernier de deux générations seulement; indices internes démontrant que l'auteur connaissait parfaitement la Palestine et la Palestine d'avant la chute de Jérusalem; indice encore montrant que, jeune homme, il la connaissait fort bien apparemment à l'époque même des événements qu'il a écrit. Un esprit scientifique tient compte de *tout* cela. Agir autrement n'est pas scientifique, c'est même nettement anti-scientifique.

De cet exemple bien connu je passe à un autre dont aujourd'hui tout le monde a la bouche pleine: l'argument « scientifique » contre le catholicisme tiré de la géologie, argument qui est, en réalité, tout ce qu'il y a de plus antiscientifique. Celui qui s'en sert commence presque toujours par qualifier de doctrine catholique historique ce qui ne l'a jamais été et ne le sera jamais. Puis on énumère comme s'appliquant au passé de l'homme un certain nombre d'événements purement imaginaires: on répète, par exemple, qu'il y a eu chez l'Homme dans le domaine moral une ascension graduelle sans aucune rétrogradation bien caractérisée, bien distincte. On affirme, que jamais la volonté divine ne s'est proposée de faire arriver l'homme à un état de béatitude surnaturelle: question d'ordre divin au sujet de laquelle la géologie est tout aussi compétente que le serait la chimie pour nous exposer ce que Milton se proposait en écrivant le *Paradis perdu*.

Autre preuve « scientifique », contre la Résurrection cette fois, dont nous sommes redevables à la plume puissante du Dr Barnes, l'évêque anglican de Manchester. N'a-t-il pas découvert que la chimie moderne a démontré ce que personne ne s'était jamais avisé de soupçonner: la corruption et la dissolution du corps humain après la mort?!...

La conclusion à tirer de tout ce qui précède, est, je crois, assez simple. Soyons sur nos gardes, dès que nous voyons le mot « scientifique ». Il s'agit là d'un avertissement rappelant ces grands signaux de couleur qui, sur les routes, font connaître à l'automobiliste qu'il risque d'écraser quelque imbécile s'avisant de traverser la route tout juste devant lui. Or, il ne devrait pas en être ainsi. La science est une bien noble chose, puisqu'elle prend naissance dans cette recherche de la vérité qui, comme noblesse, arrive seconde dans la hiérarchie des activités humaines.

Mais chez la plupart d'entre nous ce mot ne sert plus, dans le meilleur des cas, qu'à désigner de façon bien peu intelligente certaines mesures et certains chiffres. Il y a pire: ce terme ne représente le plus souvent, par rapport à la question qu'on discute, qu'un mélange d'ignorance et de sélection de « preuves » sélection faite de propos délibéré, ce qui revient à dire, de « preuves » falsifiées.

HILAIRE BELLOC.

Un rêve

Lors de sa dernière assemblée générale, la Commission royale des Monuments et des Sites avait, porté pour la quatrième fois, à son ordre du jour la question de l'art moderne. Tout ce qu'on a pu en dire n'a pas épuisé le sujet (1). Étant donné que chaque année apporte des facteurs nouveaux et que par divers côtés beaucoup de questions, que la Commission est appelée à examiner, touchent à l'art moderne, certains de ses membres sont d'avis qu'on pourrait peut-être se contenter de laisser parler les faits, car l'avenir nous réserve bien des surprises.

(1) Des rapports très intéressants furent présentés par MM. J. Delville, Ch. Dumerey et Fierens-Gevaert. M. le chanoine Puissant fit une allocution.

Oserai-je, à ce propos, raconter un rêve? Le rêve n'a-t-il pas sa place dans le domaine de l'art? Il nous berce dans une seconde existence et si agréablement que le réveil, le retour à la réalité est d'ordinaire pénible. Que de fois, en contemplant un beau spectacle de la nature ou une grande œuvre d'art, ne s'écrie-t-on pas : on croirait rêver!

Si je prends la liberté de conter mon rêve par le menu, j'en appelle pour m'excuser au vieil Horace : *Multa licet stultis pictoribus atque poetis.*

Je rêvais donc que je sortais d'un long sommeil qui avait duré trois quarts de siècle. Je me trouvais transporté dans le narthex d'une église moderne, neuve au moins, à en juger par la fraîcheur des matériaux. Soudain, la partie donnant accès à l'intérieur s'ouvre et je ne puis retenir un cri d'admiration : quelle harmonie de lignes! Quelle irradiation!

Mon cri, d'ailleurs, ne fait aucune impression sur la foule rassemblée dans le temple, personne ne se retourne. Mais je vois émerger d'une chapelle latérale une forme humaine qui se dirige vers moi. Elle glisse, elle plane plutôt qu'elle ne marche, et j'entends sa voix :

Je suis, dit-elle, l'ombre de l'architecte de cette église. Il y a peu de temps, j'ai quitté la vie terrestre et mon service funèbre fut célébré ici, ce matin même.

— C'est si récent que cela, lui dis-je, sur un ton de condoléance.

— Oui, répond-elle, mais cela n'a aucune importance une fois que le temps ne compte plus. Je suis prête à vous donner les renseignements qui peuvent vous intéresser.

Et je lui dis : Je m'aperçois que nous parlons à voix haute et que personne ici ne paraît y prendre garde.

— N'ayez aucune crainte, me répond l'ombre. Aucun mortel ne peut nous voir ni nous entendre car vous êtes une ombre comme moi.

— Je sens fort bien, lui dis-je, que je ne suis plus de ce monde et je n'ai plus aucune notion du temps. Dites-moi donc, chère ombre, quelle date avez-vous inscrite en dernier lieu?

— Nous sommes, me répond-elle, à l'aurore du XXI^e siècle de l'ère chrétienne et j'ai daté de 2001 la dernière quittance que j'ai donnée.

— Et moi, dis-je, je me souviens d'avoir écrit 1926...

— Toute une longue vie terrestre nous sépare donc, reprit l'ombre de l'architecte, et de grands changements se sont opérés depuis lors.

Il y eut un moment de silence. Mes regards plongent dans la nef très large et je jouis de la lumière si douce et si forte pourtant qui met en relief les sculptures et éclaire si favorablement les peintures. Je remarque alors qu'il n'y a pas de fenêtres proprement dites, mais que toute la partie supérieure de l'édifice est translucide à des degrés différents, à part les éléments principaux de la construction dont les grandes lignes rappellent plutôt le roman et le gothique que la Renaissance. Rien d'assyrien ni d'égyptien, si ce n'est, peut-être, dans la coloration.

— Chère ombre, dis-je alors, parlez-moi de la transformation qui s'est opérée dans l'art et dans le monde en général depuis que je l'ai quitté. Je vois tant d'éléments nouveaux et beaucoup d'autres qui me paraissent familiers. L'église, dans laquelle nous nous trouvons, est-elle exceptionnelle ou présente-t-elle un type assez complet de l'art moderne?

Un sourire se dessine aux coins de la bouche de mon interlocuteur et ses yeux semblent cligner.

— J'entends, me dit-il, que vous parlez le langage de l'époque à laquelle s'est écoulée votre vieillesse et dont les derniers échos résonnaient encore lorsque j'étais jeune. Maintenant et depuis longtemps, on ne parle plus d'art moderne, parce qu'on a reconnu que l'art véritable est toujours moderne ou actuel. Cela n'a pas

besoin d'être dit, et diverses manifestations d'art peu semblables entre elles peuvent être également modernes. L'emploi rationnel des matériaux nouveaux a conduit tout naturellement à des formes nouvelles, mais le sentiment du Beau, immuable dans son essence, doit tout guider. Inutile de se battre les flancs pour produire du neuf. Celui-ci naît spontanément ou plutôt sort tout simplement comme une fleur de sa tige.

Actuellement, nous attachons un très grand prix à la silhouette de nos édifices et à la pondération des volumes. La division rationnelle et harmonieuse des grandes surfaces est la constante préoccupation des artistes. Cette église-ci, beaucoup d'autres, et le plus grand nombre des édifices élevés récemment, sont fort simples vus du dehors, et vous remarquerez qu'à l'intérieur aussi j'ai évité toute surcharge de détails, et que la richesse de quelques parties essentielles comme les autels, les ambons et la table de communion, ne fait qu'y gagner.

Les hommes mortels, et limités dans leurs moyens d'expression, n'ont d'autres éléments à leur disposition que les œuvres du Créateur d'abord, puis l'acquis et l'expérience de leurs devanciers, enfin leurs propres facultés réceptives et productrices, leur talent d'investigation, d'imagination et d'adaptation. Le style consiste dans l'eurythmie, et l'artiste qui découvre une loi d'harmonie nouvelle est un génie bienfaisant; mais il n'a cependant pas créé. Laissons aux clowns et aux modistes l'abus du terme « création ». Les plus grands génies eux-mêmes n'ont pas créé mais ils ont trouvé. Ici l'audace est souvent admirable; mais l'orgueilleux qui croit pouvoir désobéir aux lois de la nature renfermant en elle les seules notions du Beau que le Créateur a bien voulu nous communiquer, sera puni par l'inanité de ses œuvres. L'artiste est ministre de la Beauté et il doit en rester serviteur.

Lorsque j'étais jeune, on montrait encore, avec dégoût certaines œuvres qui avaient, paraît-il, fait couler beaucoup d'encre, dont les auteurs avaient sciemment et orgueilleusement attenté à la Beauté immanente.

Ils ne sont pas tous morts ceux qui confondent délibérément le beau avec le joli, mais il fut un temps où les artistes égarés par de mauvais philosophes n'eurent que du mépris pour toute beauté sereine. Sous prétexte de rechercher la force et le caractère, ils allèrent porter leur encens sur l'autel de la laideur brutale, et outrancière.

— Belle ombre, lui dis-je, vos paroles me réjouissent et je vois avec bonheur que l'humanité a repris courageusement sa marche ascendante après d'assez longs tâtonnements.

— Ces tâtonnements étaient peut-être nécessaires ou fatals pour sortir d'un état de stagnation voisin de l'enlèvement. Seulement, changer de place n'est pas toujours avancer. Dans certaines parties de l'Europe existent encore des constructions importantes qui ne datent pas de cent ans, où les matériaux, nouveaux alors, furent employés au rebours de ce qu'ils pouvaient donner. Au lieu de progresser on faisait machine en arrière et au lieu d'ajouter quelque chose de neuf, de meilleur, de plus moderne en un mot aux perfectionnements déjà réalisés, on construisait ces lourds monuments, vaguement assyriens, voire des spés égyptiens. En peinture et en sculpture, on retournait aux balbutiements des siècles les plus barbares et on allait jusqu'à mal imiter les produits des peuplades africaines. Certains critiques d'alors appelaient naïveté ces excès de pose. Oh, la piperie des mots!

— Et je répliquai : Merci, chère ombre, pour tout ce que vous m'apprenez des idées de l'heure actuelle sur des sujets qui m'ont tant intéressé autrefois. Puis-je encore vous poser des questions? Quels sont les matériaux employés et comment obtenez-vous cette lumière que je n'avais jamais cru possible dans les salles d'ici bas? Je vois aussi sur les parois inférieures de l'église et sur certains

autels des peintures plus lumineuses, me paraît-il, que ce que je vis autrefois dans notre vieux monde.

L'ombre reprit : la pierre, la brique, le béton, le fer ou l'acier et le bois sont toujours employés, mais les matériaux artificiels ont acquis par certaines combinaisons une légèreté et une résistance que vous ne leur connaissiez pas. Les métaux nouveaux dont quelques-uns ont des teintes variées et fixes nous aident puissamment. Et puis, le verre, les parois transparentes ont révolutionné l'éclairage de nos grands édifices et même de nos maisons particulières. On ne construit plus guère qu'à doubles parois, ce qui permet un chauffage ou une réfrigération, maintenant une température à peu près constante en même temps qu'un aérage idéal. Vous ne vous doutez peut-être pas de la saison présente, nous sommes au cœur de l'hiver et à 6 h. 1/2 du soir ? La lumière qui descend de la voûte et des parois supérieures est artificielle et produite par des effluves électriques dans l'espace laissé libre entre le toit proprement dit composé d'épaisses dalles de verre cimentées entre elles et la paroi intérieure que vous voyez, où nos meilleurs peintres verriers se sont donné libre carrière. Les parois latérales, plus transparentes dans le haut, deviennent par degrés opaques vers le bas. Il n'y a, comme vous le voyez, aucune fenêtre proprement dite, parfaitement inutile ici, et qui détruirait, tout au moins, compromettrait l'effet des œuvres d'art dans l'église. Pendant le jour et à la lumière du soleil, l'effet est sensiblement le même que celui que vous avez sous les yeux mais avec plus de vie et de scintillement.

Nous avons tâché de garder un effet de sobre harmonie dans la coloration générale. L'accord pourpre et or domine ici ; ailleurs, vous trouverez toute l'échelle des rouges avec quelques oppositions de vert, parfois le bleu et l'orange. Le vocable même de l'église ou la destination d'une salle sont souvent pris en considération car le symbolisme des couleurs a son importance. Dans les vitraux, beaucoup de blanc tamisé par diverses formes de gaufrage, des verres prismatiques, martelés et opalisants.

La pierre, le marbre, les mosaïques et les émaux sont réservés aux parois du bas, et vous remarquerez combien les peintures les sculptures et les tableaux proprement dits sont favorablement éclairés.

— Par quel procédé sont exécutés ceux-ci, osai-je demander avec quelque émotion.

Et l'ombre reprend : une grande découverte fut faite il y a une trentaine d'années, permettant de réfracter la lumière d'une façon nouvelle. Par les couleurs radio-actives, on obtint une distance beaucoup plus grande entre le blanc et le noir ou la lumière et l'ombre. Une peinture n'est donc plus nécessairement une surface opaque éclairée par réfraction uniforme. On se disputa beaucoup autour de cette invention qui n'a pas dit son dernier mot, mais ce que vous avez sous les yeux vous donne déjà une idée des ressources nouvelles.

Alors nos deux ombres glissèrent lentement le long des murs et des chapelles et je fus émerveillé. Certains tableaux me plurent au delà de ce que j'avais pu imaginer. Quelle beauté ! Quel style ! Quelle luminosité et quelle pondération !

— Chère ombre, dis-je, combien je suis heureux pour les mortels, qu'une saine philosophie et un grand sentiment du beau domine à nouveau dans les arts plastiques. Je voudrais savoir s'il en est de même dans la musique et la poésie.

Ici l'ombre pâlit légèrement, et je sens que je suis sorti du cadre tracé à notre conversation. Je crains même que l'ombre ne s'évanouisse complètement.

Poussé par la curiosité, je demande : Chère ombre, y a-t-il encore des esthètes ?

De nouveau les coins de sa bouche se relèvent et elle redevient plus distincte.

— Je me rappelle, reprend-elle, que lorsque j'étais jeune, des

personnes âgées en parlaient encore diversément et cela tiendra sans doute à la valeur très différente des hommes désignés par cette appellation qu'on n'emploie plus depuis longtemps. Je me suis laissé dire qu'il y eut même un style esthétique que certains tapisseries avaient mis à la mode.

Actuellement, nous avons toujours des historiens s'occupant de préférence de questions d'art et des archéologues distingués ; mais vous en aviez aussi du temps de votre vie terrestre ; leurs noms et leurs écrits sont toujours en honneur. La critique d'art proprement dite s'exerce surtout par des artistes bien au fait de tout ce qui regarde leur métier. Il en est qui se spécialisent dans la critique des œuvres d'art, tout comme certains écrivains le font depuis longtemps dans la critique littéraire. Les artistes sont donc examinés et jugés par leurs pairs. Les critiques d'art improvisés, s'occupant avant tout de l'effet de leurs phrases sont discrédités. Durant trop longtemps, ils faussèrent le goût du public et lancèrent dans les voies de la perdition de jeunes talents trop avides de gloire immédiate et facile.

Seulement, entre ombres nous pouvons bien convenir de ceci : c'est que la consécration définitive appartiendra toujours à la *vox populi*, c'est-à-dire à l'ensemble des gens instruits et amis de l'art.

Une grande évolution s'est faite aussi dans l'aménagement de nos musées. Dès le commencement du siècle dernier ce mouvement s'esquissait déjà, et plusieurs conservateurs éclairés tâchaient de bannir l'ennui de ces salles ressemblant presque à celles des hôpitaux où les malades s'entassaient avec trop de promiscuité. Petit à petit, les musées prirent l'aspect de palais habités où divers objets d'art alternent avec des tableaux et des sculptures. On espaça les œuvres qui ne peuvent que gagner à être vues séparément et retrouvent ainsi quelque chose des avantages de leur destination primitive. On rapatria autant que possible les œuvres, c'est-à-dire qu'on les remit à l'endroit pour lequel elles furent exécutées. Puis, on s'aperçut qu'au lieu d'entasser les tableaux et les statues dans les musées, il valait mieux les mettre un peu partout dans les édifices publics, autant que possible en rapport avec la destination de ceux-ci.

Le goût du public s'épure et l'art, pénétrant partout, complète l'instruction des masses et imprègne leur vie.

Cette évolution tient en partie à ce que la fortune publique et les derniers événements politiques...

Ici l'ombre pâlit définitivement, elle s'était aventurée elle-même sur le terrain défendu.

Elle m'adressa un dernier sourire et s'évanouit, me laissant éveillé et lourdement couché dans mon lit. Plus rien, hélas ! de la subtilité du rêve !...

Ce rêve, je m'excuse d'avoir osé le raconter ; mais peut-être mes lecteurs auront-ils l'indulgence d'admettre qu'il est parfois agréable et utile de rêver... même en étant éveillé.

JOS. JANSSENS DE VAREBEKE.

Nous inaugurerons bientôt une **CHRONIQUE SOCIALE** mensuelle, par M. Maurice Defourny, professeur à l'Université de Louvain, une **CHRONIQUE FÉMININE**, par M^{lle} Jeanne Cappe, et une **CHRONIQUE D'ART**, par M. Marcel Schmitz.

CHRONIQUE POLITIQUE (1)

La conférence impériale de Londres

L'Empire britannique subit en ce moment une évolution profonde. Sur la mappemonde, il n'a guère changé depuis vingt ans, malgré les notables agrandissements de la grande guerre; mais ce qui n'était sous Victoria qu'une vaste agglomération de colonies et de protectorats, a pris, depuis 1914 surtout, un caractère tout nouveau. L'Empire devient une ligue de nations. Depuis longtemps, le Canada et l'Australie jouissaient d'une autonomie administrative à peu près complète; l'Afrique du Sud, la Nouvelle Zélande, Terre-Neuve, l'Irlande ont tour à tour acquis une personnalité politique distincte. Ces possessions constituent aujourd'hui des Etats qui influent d'une façon très marquée sur la politique étrangère du gouvernement de Londres.

Peu avant la guerre, le Dominion du Canada et la Confédération Australienne, ayant été invités par l'Angleterre à assumer une petite part des énormes dépenses navales que la mère patrie était jusque là seule à supporter, revendiquèrent, avec beaucoup de logique, le droit d'être consultés sur la direction à donner à la diplomatie impériale. Aussi vit-on à la conférence des Premiers Ministres réunie en 1911, Sir Edward Grey faire un exposé détaillé de la situation. Ce n'était qu'un premier pas. La guerre a précipité une transformation dont la nécessité était évidente. Des hommes politiques d'Outremer, comme le général Smuts, ont siégé à Londres dans le Cabinet. A la paix, les Dominions furent admis à signer le Traité sur un pied d'égalité avec le Royaume Uni. Aujourd'hui, nul ne leur conteste le droit de se tenir à l'écart, s'ils le veulent, des engagements pris par l'Angleterre. Ils ne sont point liés, par exemple, par le traité de Locarno.

Mais pour ne pas se méprendre sur le sens de cette évolution, il convient de ne pas perdre de vue que le nouveau statut des Etats relevant de la Couronne anglaise leur a été reconnu après qu'ils ont donné les preuves les plus manifestes d'un indéfectible attachement à la mère patrie et à l'idéal politique anglo-saxon. Certes, la situation de l'Irlande est toute particulière; mais que dire des immenses sacrifices consentis par les autres parties de l'Empire à l'heure du péril? Le Canada qui compte à peine 8 millions d'habitants a mobilisé 600,000 hommes; il a perdu 52,000 morts; l'Australie avec ses 5 millions et demi d'habitants a une liste funèbre de 58,000 noms; l'Afrique du Sud (1 million et demi d'habitants) a sacrifié plus de six mille soldats. Les volontaires ont afflué en masse, et l'idée que l'Île qui porte Londres, Westminster et ses gloires était directement menacée, a fait surgir d'un bout du monde à l'autre une vague inouïe de dévouement et d'héroïsme.

Cependant l'évolution politique que nous signalons n'a encore suscité aucune modification dans les institutions. Les Anglais ne mettent aucune hâte à préciser les situations délicates et c'est à peine si l'introduction dans le langage de l'appellation de « Commonwealth » pour désigner l'ensemble des Etats de l'empire indique qu'il y a quelque chose de changé. La royauté demeure le symbole de l'unité; mais on a, de propos délibéré, proscriit toute institution fédérale. Il n'y a ni pouvoir législatif ni pouvoir exécutif commun; certains Dominions réclament le droit d'avoir à

(1) Chronique de quinzaine.

l'étranger leurs propres représentants et le Canada a accrédité un ministre à Washington. Le Premier ministre de l'Afrique du Sud, le général Hertogs, affirme hautement sa volonté de ne pas accepter pour son pays de suprématie anglaise; le gouvernement irlandais, dont le chef a fait, en 1916, le coup de feu contre l'armée britannique, est encore plus hostile. Malgré tout, la réunion des ministres responsables des différents Etats de l'Empire donne l'impression que celui-ci constitue bien le groupement le plus universel et le plus fort que l'on ait vu depuis l'Empire Romain.

Assurément, la conduite des relations extérieures de l'Angleterre est devenue de plus en plus compliquée, et le Foreign Office, au lieu de voir son mot d'ordre obéi jusqu'aux extrémités de l'univers, doit maintenant compter avec les réactions diverses que chacun de ses gestes peut produire à Ottawa, à Melbourne ou au Cap. Mais il n'en reste pas moins que le gouvernement de Londres peut trouver, pour appuyer sa politique, des ressources et des moyens d'action d'une puissance insoupçonnée. Il a des alliés tout prêts dans toutes les parties du monde, susceptibles de s'émouvoir pour les mêmes causes, d'être influencés par les mêmes sentiments. Mais plus que jamais, sa politique doit être claire, prudente, attentive à ménager les préjugés de la race.

C'est peut-être pour nos dirigeants le moment de se rappeler l'immense retentissement qu'eut, en 1914, dans tout l'empire britannique, la violation de la neutralité belge et la nouvelle de la résistance de Liège. L'instinct avait fait comprendre aux sujets les plus éloignés de la Couronne que l'entrée des Allemands sur notre territoire constituait une menace directe pour le centre vital de l'Empire qui garantit leur propre sécurité. A ce réflexe venait s'ajouter un élan d'une indéniable noblesse en faveur d'une petite nation qui avait osé risquer son va-tout.

La suite de la guerre a montré, qu'effectivement, la possession de notre sol confère à une grande puissance militaire un ascendant presque irrésistible. Ne peut-on dès lors imaginer qu'au moment où les leçons et les souvenirs de ce passé si proche sont encore bien vivants, des préoccupations relatives à la sécurité de la Belgique pourraient cristalliser les tendances communes des différentes parties de l'Empire? La Belgique ne répondrait-elle pas aux désirs les plus secrets des dirigeants de Londres en marquant d'une façon particulière la nécessité où elle se trouve de pouvoir compter sur l'appui militaire et naval de l'Empire?

Ce serait un malheur si Genève absorbait toute l'attention de notre ministre des Affaires étrangères. La politique traditionnelle qui, en vertu de la géographie et de l'histoire, nous fait voir dans l'Angleterre un gardien très sûr de notre indépendance doit être rajeunie et revivifiée au contact des réalités.

La Conférence Impériale nous offre une occasion que nous ne devrions point laisser échapper.

COMTE LOUIS DE LICHTERVELDE.

La Russie contre l'Occident (1)

La religion, alors même qu'on ne l'envisage que du point de vue de l'ordre humain, est la grande force qui imprime à l'histoire ce caractère général, par lequel un peuple prend conscience de sa vocation propre et s'associe à la fin qu'elle propose à la société

(1) Cf. *Revue Catholique des Idées et des Faits* du 5 novembre 1926.

tout entière. D'où vient que la Russie ait été en quelque sorte privée des bienfaits civilisateurs du christianisme, tandis que les autres peuples de l'Europe lui doivent tous les éléments de leur progrès social? L'unique tradition qu'elle possédât, loin de l'accorder aux entreprises de la chrétienté, ne fit que l'isoler davantage et la soustraire à l'action de la puissance morale qui transformait le monde.

Qui veut comprendre l'étrange destinée du peuple russe doit interroger son histoire religieuse, car, jusqu'au siècle dernier, la religion fut la seule langue dans laquelle il put s'exprimer. Et à ceux qui prétendent que la Russie ne saurait se soustraire à l'influence de la culture européenne, par suite de l'absence totale de sources russes, on ne manque jamais de répondre, comme faisait Dostoïevsky : « Il y a une culture que nous n'avons pas besoin de puiser à la source occidentale, parce qu'elle est de source russe... Je certifie que notre peuple est cultivé depuis longtemps, depuis qu'il s'est assimilé l'essence de la doctrine chrétienne. » Et Dostoïevsky ajoutait : « On m'objectera : Le peuple russe ne connaît pas la doctrine chrétienne et il n'entend aucun prêche. Mais c'est une objection vide de sens : il sait tout, tout ce qu'il faut savoir, bien qu'il puisse échouer à un examen de cathéchisme. Il s'est instruit, dans les églises où, durant des siècles, il a entendu les prières, les hymnes, qui valent mieux que les sermons. »

C'est assez dire que si le cœur du peuple russe est sensible aux émotions religieuses — sa religiosité, son « mysticisme » en témoignent — il comprend mal la doctrine du Christ et ignore les dogmes de l'Eglise. Aussi ne faut-il pas s'étonner que, privé depuis des siècles, par la faute de ses chefs spirituels d'une lumière doctrinale vraiment vivifiante, laissé sans aucune ferme direction morale et religieuse, sauf en ce qui concerne l'exécution plus ou moins stricte de la partie extérieure du culte, il soit resté livré à de basses superstitions qui lui masquent la vraie foi, ouvrent son âme à des frayeurs morbides, à des inquiétudes irraisonnées qui l'ébranlent douloureusement (1). Les plus étranges aberrations répandues par des sectes innombrables se sont partagées son âme avide et tourmentée; il n'est pas d'absurdité ni d'immoralité qui n'ait trouvé des prosélytes et des adeptes chez ce peuple ignorant et malheureux. C'est sans doute à ces monstrueuses hérésies que songeait Joseph de Maistre lorsqu'il écrivait « à une dame russe : « Il vaut bien mieux nier le mystère que d'en abuser... Les sacrements étant la vie du christianisme et le lien sensible des deux mondes, partout où l'exercice de ces pratiques sacrées ne sera pas accompagné d'un enseignement pur, indépendant et vigoureux, il entraînera d'horribles abus qui produiront à leur tour une véritable dégradation morale (2). »

Un tel enseignement, où se manifeste la vie dogmatique de la religion, et du même coup son action sur les esprits et sur les âmes, le peuple russe ne l'a jamais reçu; ses guides religieux ne le lui ont jamais donné. Pendant des centaines d'années, il s'est passé de toute instruction religieuse. On ne saurait, en effet, parler de culture, à propos du ritualisme formaliste de cette Eglise orthodoxe, pour qui la tradition byzantine ne fut qu'un

principe de stagnation et d'hostilité à tout développement. Coupée par le schisme de Photius de la fraternité universelle, longtemps séparée des centres du monde chrétien par la domination mongole, éloignée des sources chrétiennes comme des sources antiques par l'emploi de la liturgie slavonne (1), ne possédant ni langage commun (2), ni autorité souveraine, l'Eglise russe fut tenue en dehors du grand mouvement unitaire où l'idée catholique s'est formulée. Etrangère en quelque sorte aux nouvelles destinées du genre humain, elle ne sut engendrer pour son propre compte aucune doctrine, aucun principe dont l'influence ait contribué non seulement au progrès de la civilisation générale, mais à celui de l'humanité russe. Car il y a deux choses distinctes dans le christianisme, encore qu'elles tendent à la même fin surnaturelle : l'une est son action sur la personne humaine, l'autre est son action sur la société. L'infériorité de la vie publique et de la vie civile du peuple russe ne tient-elle pas en partie à l'immobilité intellectuelle de son Eglise?

Qu'est-ce, en effet, que son histoire religieuse, indifférente aux spéculations théologiques et morales, toute absorbée par la revision scripturaire des Livres Saints, épilouant sans cesse sur l'*obriad*, la forme et le signe de la croix, l'orthographe du nom de Jésus, ou le nombre des *prosphères*, si on la compare aux grandes controverses de la pensée chrétienne en Occident? Le clergé russe n'a nul souci des problèmes doctrinaux; les définitions, les déductions logiques, tout ce qu'il appelle dédaigneusement le « rationalisme latin » ne lui inspirent que de la méfiance. Un tel mépris condamne du même coup la science humaine aussi bien que la science divine, et il ne faut pas s'étonner que la Russie n'ait pas eu un théologien, ni un philosophe original. Prédication, direction, toutes ces institutions par lesquelles le christianisme a servi le progrès de la moralité et de l'intelligence, sont tombées de ce fait en désuétude. Il semble que l'Orient, fatigué de ses nombreuses hérésies, ait fini par prendre en soupçon la Parole vivante. Ne pas exposer le dogme devint un moyen de ne pas l'altérer.

Rien de plus imprécis, d'ailleurs, que les frontières doctrinales de cette « pravoslavie » qu'aucun magistère incontesté ne dirige. « S'il s'élevait un différend sur des matières purement théologiques, disait M^{me} Swetchine, en songeant au jansénisme et au quietisme qui avaient divisé la France du XVII^e siècle, à quel tribunal de l'Eglise orthodoxe en demanderait-on la décision? » Il en est résulté une sorte d'engourdissement spirituel qui a non seulement affecté sa vie spéculative, mais les profondeurs de sa vie religieuse et jusqu'à son idéal de la sainteté.

« Ni par l'originalité de leur caractère ou de leur œuvre, ni moins encore par leur influence sur l'histoire ou sur la civilisation, les saints russes ne peuvent s'égaliser aux saints de l'Eglise latine ou d'une seule nation catholique, telle que l'Italie, la France, l'Espagne. On y chercherait en vain des figures à opposer à un Grégoire VII ou à un saint Bernard, à un Thomas d'Aquin, à un François d'Assise, à un François de Sales, à un Vincent de Paul (3). » Ce « défaut de personnalité des bienheureux et des saints russes » ne tient-il pas à la conception toute asiatique du monachisme orthodoxe? Dans aucun pays, le rôle des moines n'a été plus considérable qu'en Russie; nulle part leur influence n'a été moins féconde. Pour le peuple, le modèle du religieux, c'est l'anachorète du désert, le stylite sur sa colonne ou le gym-

(1) Cf. BRIANCHANINOV : *la Tragédie moscovite*, « En Russie, dit M. Wye bouroff, il y a eu des Eglises, il n'y a jamais eu de religion, si ce n'est 1^o polythéisme primitif. L'Eglise a dissous peu à peu le paganisme, sans réussi à rien lui substituer. Le peuple, resté sans croyances en rapport avec ses besoins, s'est montré accessible à toutes les superstitions, à toutes les étrangetés. En fait, la Russie n'a jamais été ni réellement chrétienne, ni réellement orthodoxe. » Et Bielsky disait à Gogol : « Regardez bien le peuple, et vous verrez qu'au fond il est athée. Il a des superstitions, il n'a pas de religion. » Cité par Anatole LEROY-BEAULIEU : *l'Empire des Tsars et les Russes*, t. III; *La religion*. Paris, 1889.

(2) Joseph DE MAISTRE : *Un honnête homme ne doit-il jamais changer de religion?* p. 34. Paris, 1839.

(1) « Ce n'est pas seulement dans l'espace, en la séparant à la fois de l'Occident et du reste de l'Orient, c'est dans le temps aussi, en la laissant étrangère aux civilisations classiques, que le slavon ecclésiastique a contribué à l'isolement et à la stagnation de la Russie. » A. LEROY-BEAULIEU, *op. cit.*

(2) « Une des choses qui, durant le moyen âge, ont le plus favorisé l'écllosion de la civilisation, c'est la possession d'un idiome clérical et savant d'usage international : l'Orient en manqua. » (*Ibid.*)

(3) A. LEROY-BEAULIEU, *op. cit.* p. 140.

nosophiste chrétien, vêtu de sa longue barbe, qui figure encore dans les peintures des couvents moscovites; ce sont les saints ensevelis vivants dans les catacombes de Kiev ». Ce n'est pas le besoin de se grouper pour la lutte, le zèle du bien des âmes, mais l'amour de la retraite, le renoncement au monde et à ses combats qui ont jadis peuplé les innombrables monastères de la Russie. Le moine russe n'avait en vue ni l'activité intellectuelle, ni le travail manuel, ni la charité, ni l'apostolat : il était plus proche du lama tibétain que d'un fils de saint Dominique ou de saint Benoît. Aussi la Russie n'a-t-elle rien produit de comparable à ces hautes figures de « moines pacifiques ou guerriers, hommes d'action, hommes de plume, au besoin hommes d'Etat, qui ont tant remué le monde latin. Elle a eu des moines, elle n'a pas eu d'ordres religieux » (1).

Bien des lacunes du développement historique de la Russie s'expliquent du même coup. Elle n'a jamais connu ces grands débats dont l'histoire de l'Occident est remplie, ces luttes terribles entre les croyances où la vie entière des peuples, soulevés par leurs docteurs et leurs apôtres, devenait une idée, un sentiment d'une puissance incomparable. « Qu'une philosophie superficielle fasse tout le bruit qu'elle voudra à propos des guerres de religion, des bûchers allumés par l'intolérance, pour nous, dit Tchaadaïeff, nous ne pouvons qu'envier le sort des peuples qui, dans ce choc des opinions, dans ces sanglants conflits pour la cause de la vérité, se sont fait un monde d'idées dont il nous est impossible de prendre seulement une image. »

Les luttes religieuses qui ont déchiré la Russie, suscité une multitude de sectes, n'ont jamais porté sur de grandes questions de dogmatique ou de morale. En Occident, la plupart des hérésies ont eu pour origine des audaces du sens propre, une révolte de l'esprit ou de l'orgueil, et toutes prétendent se justifier devant la raison par une idéologie subversive de la Vérité révélée. *Opportet hæreses esse* : la pensée catholique s'est en quelque sorte précisée dans ces controverses, et les obstacles même qu'elle rencontra ont éprouvé sa force et servi à son développement, car, pour elle, la période des définitions doctrinales reste toujours ouverte. En Russie, elle est depuis longtemps close, et les divisions qui ont troublé l'orthodoxie ne sont pas issues du dérèglement de la pensée individuelle ni du besoin de nouveauté, mais de l'entêtement, de l'attachement aux usages, de ce qu'on a nommé *l'esprit de révérence*; ce n'est pas le rationalisme, c'est l'irrationalisme qu'on trouve au principe de ses hérésies. Le raskol, la plus fameuse de toutes, est aussi la plus révélatrice de ce traditionalisme outrancier, naturellement hostile au véritable progrès religieux. Le raskolnik, le starovère, c'est le moscovite qui repousse l'Europe pour demeurer asiatique : ces réfractaires personnifient « l'opposition de la Russie à l'Occident, la résistance d'un peuple, isolé par la géographie et par l'histoire, comme enfermé dans sa propre immensité, ne connaissant et ne voulant rien connaître que lui-même » (2).

* * *

Cette résistance — dont nous comprenons maintenant l'origine — Pierre le Grand la mit dans tout son jour : d'une révolte théologique il fit une révolte sociale et civile qui divisa son empire (3);

(1) *Ibid.*, p. 225-226.

(2) Cf. Anatole LEROY-BEAULIEU, *op. cit.*, p. 340-345. « Le clergé russe a toujours eu les yeux tournés vers l'Orient et n'a jamais voulu envisager son européanisation. » (G. PLEKHANOV, *Introduction à l'histoire sociale de la Russie*, p. 93.)

(3) « L'obstacle fondamental que la Russie a rencontré sur sa route vers l'européanisation et la culture est le fait de la prédominance écrasante de la campagne illettrée sur la ville, l'individualisme animal du paysan et l'absence presque complète en lui d'émotions sociales. » M. GORKI, *op. cit.*

et nous assistons aujourd'hui à l'épilogue de la lutte où le Vieux-Russe, devenu révolutionnaire par conservatisme, l'a définitivement emporté sur le Réformateur « maudit ». Il y a quelque chose de troublant dans cette défense instinctive et tenace de la Russie contre celui qui prétendit arbitrairement la relier à l'ordre occidental. A-t-elle obscurément prévu les désordres que cette « européanisation », décidée par ukase, allait introduire dans sa vie historique à peine commencée; a-t-elle senti qu'en les contraignant à une histoire artificielle et fautive, en leur persuadant qu'ils étaient ce qu'ils ne sont pas, Pierre le Grand empêcherait ses sujets de jamais devenir ce qu'ils auraient pu être (1)?

Les Romanoff avaient la possibilité de traiter le monde russe à la façon des Carolingiens ou des Séleucides; ils optèrent pour le régime de l'Occident moderne. A ce peuple primitif, encore constitué en état d'enfance intellectuelle, ils apportèrent les arts et les sciences d'une civilisation avancée, la culture, l'éthique sociale, le matérialisme des villes européennes (2). Subitement et sans préparation, on le mit à l'école des Encyclopédistes français, puis à celle de la philosophie allemande. On ne lui avait jamais enseigné le catéchisme, et l'on prétendait l'initier aux mystères de l'hégélianisme intégral. Ainsi quand la Russie s'est ouverte aux influences du dehors, ce fut pour boire à longs traits les erreurs d'une Europe déjà corrompue, dont rien en son propre fonds ne la pouvait garder.

« Nous avons commencé notre civilisation directement par la perversion », disait Dostoïevsky. Pour n'en pas subir les ravages, il leur manquait cet ensemble de notions générales qui, sous forme de sentiments et d'idées, pénètrent jusqu'à l'air que nous respirons et qui ont déjà fait notre être moral devant même que nous ne soyons nés. Point de tradition, ni de critique (3), d'expérience ni de prévision, rien qu'une sorte de naturisme mystique qui les prédisposait à subir l'ascendant des négations les plus élémentaires. Depuis le *Contrat social* et les antinomies de Kant, jusqu'au moi absolu de Stirner et au matérialisme historique de Karl Marx, il n'est pas de chimère qu'ils n'aient accueillie avec une sorte de sombre ardeur logicienne. Dès qu'une idée est entrée dans la pensée d'un Russe, elle cesse, en effet, d'être une abstraction; elle devient une vérité concrète; il juge toutes choses d'après elle; aucune difficulté d'interprétation, aucune obscurité ne l'arrête. Point de considérations sur l'inconnu ou l'impossible. « Pourquoi ne pas mettre toutes les impulsions humaines en liberté? Pourquoi ne pas réduire toute la planète en morceaux? » Pas de détruire, aucune résistance, mais l'appel d'un instinct, ivre de dénuance et dont la pire idéologie exaspéra les fureurs.

« Si l'on pouvait enfermer un désir russe sous une forteresse, disait Joseph de Maistre, il la ferait sauter. » Et Michelet lui-même s'effrayait de la puissance de destruction qu'une nation

(1) J.-J. ROUSSEAU, qui en fit la remarque, disait à ce propos : « Pierre le Grand a d'abord voulu faire des Allemands, des Anglais, quand il fallait commencer par faire des Russes. » On attribue néanmoins au créateur de la Russie moderne ces paroles pleines de sens : « L'Europe, aurait-il dit, nous est nécessaire pendant quelques dizaines d'années; puis il faudra lui tourner le dos. » Quel que fût l'attrait qu'exerçât sur lui la civilisation européenne, Pierre le Grand ne pouvait être « occidentaliste » que de façon provisoire. Mais sa « réforme » alla plus loin qu'il ne l'avait prévu : elle consumma la rupture définitive entre le peuple russe et la classe supérieure plus ou moins européanisée. La société russe fut comme « une colonie européenne perdue au milieu des barbares ».

(2) Cf. SPENGLER : *Der Untergang des Abendlandes*, t. III, p. 232.

(3) D'où ce manque d'aplomb, de méthode, de logique qui nous frappe dans les œuvres du génie russe. « Le syllogisme de l'Occident nous est inconnu, écrit TCHADAÏEFF. Les meilleures idées, faute de liaison ou de suite, stériles éblouissements, se paralysent dans nos cerveaux... Il n'y a dans nos têtes absolument rien de général; tout y est individuel, tout y est flottant et incomplet. » Le Russe n'a pas le sens de la causalité.

Salle PATRIA, rue du Marais, BRUXELLES

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

HUITIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

- S. E. LE CARDINAL CHAROST, archevêque de Rennes : *Saint François d'Assise* (le 29 mars),
S. G. MGR BAUDRILLART, évêque d'Imeria, recteur de l'Institut catholique de Paris, membre de l'Académie française : *Les Martyrs de Septembre* (le 4 janvier),
L'AMIRAL THAON DE REVEL, duc de la Mer, ancien ministre de la Marine italienne (la date sera annoncée ultérieurement),
LE GÉNÉRAL WEYGAND, ancien haut-commissaire en Syrie : *La Syrie, mandat français* (le 30 novembre),
LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE, ambassadeur de France : *La politique de Pascal* (le 23 novembre),
M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française : *Comment j'ai été amené à écrire la vie de sainte Thérèse d'Avila* (le 21 décembre),
M. JACQUES BARDOUX, de l'Institut de France : *Les deux Congrès de liquidation européenne : Vienne et Paris, 1815-1919* (le 16 novembre),
M. LOUIS MADELIN, député des Vosges : *La politesse au temps de la monarchie et de l'empire* (le 1^{er} février),
M. LUCIEN ROMIER, directeur du *Figaro* : *Les Etats-Unis d'Europe* (le 22 février),
MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française : *Politesse à table* (le 28 décembre),
MADAME MARIE GASQUET : *Politesse du cœur* (le 14 décembre),
M. ANDRÉ BELLESSERT : *Sainte-Beuve chez Victor Hugo* (le 8 février),
M. RENÉ BENJAMIN, fera trois conférences :
1^o *De quelques muffles* (le 18 janvier); 2^o *Le génie de la Touraine* (le 15 février);
3^o *Jours de soleil en Provence, taureaux et méridionaux* (le 22 mars),
M. GEORGES BERNANOS : *Sous le soleil de Satan* (le 25 janvier),
M. ANTOINE REDIER, directeur de la *Revue française* : *Eloge de la politesse* (le 7 décembre),
M. JACQUES COPEAU, fondateur du théâtre du Vieux-Colombier à Paris, lira : *l'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel (le 15 mars).

La première conférence sera donnée le mardi 16 novembre à 5 heures, par M. Jacques BARDOUX, de l'Institut
SUJET : *Les deux congrès de liquidation européenne : Vienne et Paris, 1815-1919.*

Prix de l'abonnement à la série des dix-huit conférences :

Fauteuils et baignoires réservés : 120 francs; fauteuils, baignoires, balcons : 100 francs.

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures; pour les anciens abonnés du 3 au 10 novembre; pour les nouveaux abonnés à partir du 10 novembre.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM. TÉL. : 220.50

si mal acheminée constitue parmi le genre humain : « Le monde de la loi, dit-il, a sa frontière où elle fut au moyen âge, sur la Vistule et le Danube... Quand nous admettons la Russie, nous admettons le choléra, la dissolution, la mort. — Quoi! philosophe, nous dit de sa plus douce voix la jeune école russe qui fleurit dans nos revues, vous vous éloignez de vos frères! Où est la philosophie? » « Telle est la propagande russe, conclut Michelet, infiniment variée selon les peuples et les pays. Hier, elle nous disait : « Je suis le christianisme. » Demain elle nous dira : « Je suis le socialisme. »

Aujourd'hui, remontant à ses sources, c'est vers l'Orient qu'elle regarde, vers cet Orient dont le Russe a l'instinct, hérité du rude maître tartare, vivifié par un contact séculaire; et c'est pour dire à ces peuples bien faits pour la comprendre : « La Russie tend la main à l'Asie, non pas pour qu'elle épouse son idéal, ni qu'elle partage ses conceptions sociales, mais parce que les huit cents millions d'Asiatiques lui sont nécessaires pour abattre l'impérialisme et le capitalisme européens ». Ces paroles, prononcées par Zinoviev, au Congrès de Bakou, dès 1920, ne sont que le commentaire de la phrase fameuse de Lénine : « Tournons-nous vers l'Asie; nous viendrons à bout de l'Occident par l'Orient. »

Dès son avènement au pouvoir, le gouvernement des Soviets opéra le changement de front traditionnel, consécutif à la défaite (1). En révolte contre l'Occident, ses idéaux et ses institutions, il vit sur-le-champ le parti redoutable qu'il pourrait tirer d'un monde étanche, antérieur à la civilisation romano-chrétienne, et de la puissance de destruction des masses qu'il recèle. Ainsi le bolchevisme réalisait, à sa manière, le vieux rêve tant de fois formulé par les slavophiles et les nationalistes russes. « Il serait utile à la Russie, disait déjà Dostoïevsky, d'oublier un certain temps Pétersbourg, et de faire tourner notre âme vers l'Orient »; et, peu de temps avant sa mort, il prononçait ces paroles prophétiques : « Donnez-nous l'Asie et nous ne créerons aucune difficulté à l'Europe... Si nous voulions nous vouer à l'organisation de notre Asie, nous verrions chez nous une grande renaissance nationale. » C'est à cette idéologie que s'alimente le « scythisme » (2) des révolutionnaires d'aujourd'hui. On y retrouve, au service de la violence, les mêmes déclamations contre l'« Occident pourri » — ce lieu commun des intellectuels russes — le même désir de régénération universelle fondée sur la conviction que le peuple russe est le corps de Dieu, le peuple déifié (3); et aussi le même irrationalisme, cette forme de messianisme que Karl Marx avait ironiquement défini « la foi dans la rénovation de l'Europe à l'aide du knout et du mélange imposé des sangs européen et kalmouk ».

Mais les bolcheviks se donnent en Asie figure d'idéalistes, de mystiques et de libérateurs. Secrètement ils rêvent de fournir

(1) Cf. MOYSSER : Notes sur la Russie, *Revue du Monde slave*, janv. 1925.

(2) « Oui, nous sommes des Scythes! s'écrie le grand poète russe A. BLOCK. Oui, nous sommes des Asiates, aux yeux avides et louches. » Et le nouveau scythisme a des adeptes aussi bien parmi les réactionnaires émigrés que parmi les bolcheviks. Tout comme les « eurasiens » réfugiés à Berlin, les disciples de Lénine s'efforcent de prouver, par de nombreux témoignages littéraires, l'inimitié irréductible et l'antagonisme philosophique et historique de la Russie et de l'Europe. « Entre elles, dit TOUTCHEV, il ne peut y avoir ni négociations ni armistice. La vie de l'une est la mort de l'autre. » Et c'est pour affirmer que le scythisme russe « réduira en cendres le monde entier, arrachera le masque à Atlante, ce petit bourgeois du monde, car « dans un ouragan de flamme dans l'orage et la tempête, une bonne nouvelle vient dans le monde » : entendez la nouvelle vérité révolutionnaire des Scythes, seule « vérité cosmique » destinée à tuer l'Europe étatique et matérialiste.

(3) « Savez-vous quel est à présent dans l'univers le seul peuple déifié, le seul peuple appelé à renouveler le monde, à le sauver au nom d'un Dieu nouveau? Ce peuple est le peuple russe » (DOSTOÏEVSKY, *les Possédés*). La sombre foi d'un Lénine est issue de ce messianisme.

un chef à ce pays asiatiques que travaille un sourd instinct unitaire. Et l'on peut lire dans la revue orientaliste de Moscou, *Novii Vostok* ('Orient nouveau), ces propos significatifs : « Depuis peu la Russie s'appelle Eurasie, et cette Russie nouvelle, c'est avant tout le maître, le guide de l'Orient qui gémit dans les chaînes de l'esclavage moral et économique et qui lutte pour un meilleur avenir. Moscou, c'est le Mecque et la Médine pour tous les peuples asservis. »

Par les voies que suivirent jadis « les soldats et les tchinoviks du tsar, des pionniers et des organisateurs d'une autre espèce pénètrent aujourd'hui en Perse, aux Indes, en Chine, au Japon et en Corée comme dans le proche Orient ». Ils y apportent ou cherchent sur place la formule expérimentale d'organisation qui convient à leur entreprise : « féconder le nationalisme latent de ces sociétés asiatiques, assujetties à des dominations étrangères, longtemps immunisées contre tout germe du dehors, mais qui, parvenues à un point fixe de décadence, sont dans cet état d'attente, de prophétisme, de messianisme, de millénarisme, précurseur des grandes poussées migratrices et que la commotion universelle de la guerre a exalté (1). » Et les temps annoncés par Renan semblent proches où le Slave, comme le dragon de l'Apocalypse, dont la queue balaye la troisième partie des étoiles, trainera après lui le troupeau de l'Asie centrale, l'ancienne clientèle des Gengiskhan et des Tamerlan (2).

Henri MASSIS.

Un élève de Maurice Denis M. Joseph Lacasse

En juillet dernier, Maurice Denis nous adressait la consigne suivante :

« Au moment où Joseph Lacasse va retourner en Belgique, je me permets de vous exprimer nos désirs, à nous qui l'avons guidé et encouragé de notre mieux à Paris.

« Il a fait de grands progrès. *Le Carrier*, qui est son thème favori, a servi de prétexte à des compositions solidement charpentées et pas mal peintes du tout.

« Vous admirerez, je pense, l'ardeur de sa foi et la violence de son esprit chrétien. Vous nous aviez envoyé un communiste militant : nous vous renvoyons un fervent néophyte.

« Mais c'est un devoir pour ses frères chrétiens de l'aider en faisant appel à son talent de peintre religieux. Nous désirons donc qu'il ait des travaux d'église à faire, pour développer son talent et lui fournir les moyens de nouvelles expériences utiles à son art. Mais traitez-le en artiste... »

« Ce brave Lacasse est un lien entre vous et moi. C'est un peu notre enfant. Dieu, qui nous l'a confié, nous demandera compte de ce que nous aurons fait pour lui. »

Afin de relever, de notre mieux, la consigne de l'illustre maître, nous commençons par présenter, aujourd'hui, aux lecteurs de cette revue, deux des principales œuvres de son élève.

D'abord, la toile intitulée : *Souffrance morale*. Un galet, une croix de bois sur une table à peine dégrossie, un lit de fer, un

(1) MOYSSER, *loc. cit.* : « Le Russe, dit-il encore, n'a pas seulement la science de l'Asie, organisée dans les centres de recherches et de culture, développée par une pratique ininterrompue. Il en connaît les réflexes. Il est à même d'en interpréter les silences et d'en utiliser les rumeurs. » Dès 1920, il a été créé à l'Académie.

(2) Cité par M. MURET : *Le Crépuscule des nations blanches*.



carrier qui souffre, c'est tout. Pas de détails insignifiants, de ces menus objets intéressants à peindre, qui font valoir le métier, mais qui attirent l'œil, embarrassent la vision, divisent la pensée.

Peindre, c'est choisir, c'est proscrire, tout comme écrire. C'est *exprimer*. Des traits donc qui circonscrivent, étrennent, pressent l'idée; et rien de plus. Joseph Lacasse l'a appris du maître Denis, il *exprime*.

Tous les coups dont il a frappé la toile vont à exprimer, devant nous, une âme naguère encore torturée, une âme d'ouvrier; mais écrasée, en quelque sorte, aujourd'hui, par la grâce, par l'amour divin, et qui entraîne le corps dans l'agenouillement de l'adoration fervente.

*Quando cor nostrum visitas,
Tunc lucet et veritas,
Mundi vilescit vanitas,
Et ferret intus caritas.*

Prince-évêque de nos âmes, Dieu y fait parfois sa tournée pastorale. Il rend volontiers visite à l'âme du pauvre travailleur, « élevée » en dehors de la religion, et qui le cherche. Alors, la mansarde s'illumine. Une lumière mystique l'inonde. Elle fait tout à coup à cet homme comme un trône de clarté. Le cœur de cet homme se fond sous l'action d'une chaleur inconnue. Ses yeux voient clair, enfin, à travers les larmes. Le vide du monde lui apparaît béant. La *charité* bout dans sa poitrine. *Et ferret intus caritas.*

Caritas. La flamme de cet amour s'empare du front, des mains, où les dures besognes ont mis leur accent, et nous permet de lire toute l'histoire d'une pauvre vie. Avec la vigueur d'une eau-forte, le tableau s'impose maintenant à notre attention. De la tête aux pieds dévale l'ondulation gauche, naïve, d'un torrent d'amour. Rythme de l'abandon total à la grâce conquérante. Vous n'apercevez pas le visage, mais tout le drame se reflète dans le mouvement des lignes, dans la simplicité rude des couleurs, le rouge usé de la souquenille, le noir, le violet de tout le reste.

On est ému. Entre cette croix si fruste — et comme taillée par l'ouvrier même — et l'âme qui apparaît là, si ingénument, il y a un mystérieux va-et-vient de pensées et d'affectueux sentiments. Nous assistons à la fête de deux cœurs : celui du Père, celui du prodigue. Le prodigue prend même des proportions d'ascète. Il contemple et s'unit dans le plus sincère abandon de soi.

* * *

N'est-ce pas toute l'histoire des conversions? Deux cœurs qui se donnent l'un à l'autre, à jamais.

Et plebs tua lactabitur in Te.

En tombant à genoux, l'homme haussera son âme jusqu'à Dieu, l'homme du peuple apprendra enfin combien artificiels sont les autres paradis.

Osons le dire. Projeter ainsi, en si peu de traits, avec une telle modicité de moyens, le thème le plus sublime de la vie morale; suggérer cet instant mystique où la souffrance se transfigure tout à coup en amour, c'est le grand art.

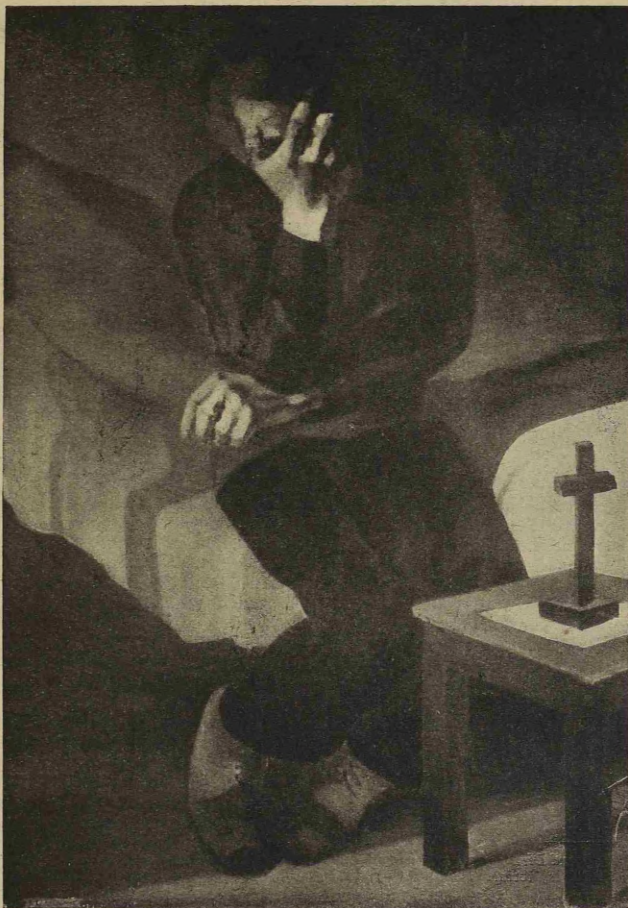
* * *

Nous offrons, en même temps, le *Noël du pauvre*, tableau facile à analyser, et qui se rapproche, plus que le précédent, de la manière de Maurice Denis.

Lignes suaves. Gaucheries d'enfants. Douceur des tonalités. Franchise du jaune pour la robe de la Madone, du bleu puissant de l'habit du petit pauvre. Mais le tout, baigne dans une ambiance dorée. Dans l'original, les fronts de Marie et de Jésus ont une auréole de lumière faite comme d'une poussière de rayons surnaturels.

Au dehors, la neige.

La scène est à contre-jour.



Pour ma part, mes préférences vont à la première de ces deux œuvres, où l'artiste se dégage de toute influence, trouve sa manière, celle qui, nous l'espérons, restera la sienne, bien la sienne.

TH. BONDROIT.

Quand Dieu parle (I)

par Léopold Levaux

C'est le roman d'une âme que Dieu veut sienne et qui, se croyant livrée à ses seules lumières sur le chemin obscur de la vérité, est, en réalité, attirée par une main puissante et invisible. Que cette main foudroie Saul sur le chemin de Damas, ou presse le cœur de l'inquiet par les steppes de Russie pour le conduire jusqu'au seuil d'un Léon Bloy et enfin le précipiter à la fusion du feu meurtrier, on finit toujours par la reconnaître à la fraction du pain. Le témoignage de M. Levaux sur lui-même se termine en effusion d'amour devant la présence sacramentelle. Son livre peut être lu comme un livre d'ascétisme.

Mais c'est aussi un passionnant roman; réaliste au début comme il convient à un récit pris dans le vif de la vie quotidienne. Un jeune homme, en qui toutes les aspirations intellectuelles et toutes les contradictions morales d'il y a quinze ans se déploient pour se heurter au désespoir d'une existence sans joie, est abandonné à lui-même sans ressource et sans avenir sur le pavé de Bruxelles. Il va de l'égotisme le plus effréné à l'anarchie. Sur le terrain demeuré naïf pourtant d'une sensibilité d'écorché vif, poussent des fleurs auxquelles ne manque qu'un vrai soleil. A son défaut, elles s'orientent sur les faux éclairs de philosophies violentes et de poésie forcenées. Spinozien, Nietschéen, Baudelairien, Rimbaldien, Gidien, on voit l'homme en quête d'une discipline et de sources apaisantes.

Cet homme est un autodidacte marqué par la plus sûre vocation littéraire. Il est fourvoyé dans une carrière pour lui sans issue. Employé au télégraphe, ne connaissant personne, fiancé à une jeune étrangère elle-même soucieuse de vie intellectuelle, tout doit lui paraître fermé, hostile. Et pour renverser le mur qu'à chaque pas il voit se dresser devant lui, il n'y aurait que l'atroce tentation du crime, du suicide...

Est-ce pour s'y dérober qu'il cherche, à l'opposé de l'ambiance du Bruxelles d'exil, une amitié lointaine, lumineuse et poétique? Léopold Levaux a écrit à Francis Jammes dont les vers l'ont rafraîchi, apaisé. Et le patriarche d'Orthez pour qui la foi est le grand don, se borne à une invitation singulière : se joindre à une « Coopérative de prières ». Insulte ou dérision? Non, premier appel discret, puéril et puissant de la grâce, rayon sous la fente de la porte dans la prison intérieure. Et voici le second. Dans une rue montante d'un faubourg de la capitale, une maison s'entr'ouvre où des enfants rient, où un homme peine dans la joie de la prière et de la poésie alliées. Thomas Braun étend un peu de la chaleur de son foyer au révolté transi. L'administration aussi laisse filtrer entre ses mailles des images accueillantes : Arnold Goffin et sa vocation franciscaine, M. Dewé, âme mystique à laquelle l'occupation ennemie offrira le champ du sacrifice.

Et c'est un commencement de clarté : Il y a des croyants qui pensent et pour qui l'amour est une source de lumière. Dans l'âme inquiète, le besoin du divin taille comme à la pointe sèche une figure qui va se précisant. Et déjà l'appétit de Dieu est une prière, car il déchaine un élan prêt à diviniser tout ce qui touche, tout ce qui émeut, tout ce qui exalte.

Léopold Levaux a pu à ce moment reprendre des cours à l'Université de Liège où sa fiancée est élève aussi. Son évolution qui a déjà, à son insu, dépassé le stade de la sécheresse et de la négation,

va désormais de pair avec l'accession à un raisonnement plus positif, moins sentimental. L'angoisse métaphysique, qui ne le quitte pas et qui est le signe de l'appel divin, le met face à face avec le dilemme croire ou nier. Et il a pris parti, malgré lui. Il veut croire, il croit. Il ne lui reste que la terrible incertitude de ce qu'il faut croire.

Et c'est alors que Léon Bloy entre en lui. Ils se rencontrent dans une certaine haine des gens et dans un goût démesuré de l'héroïsme. « Bloy : j'entre dans Dieu par la porte violente ». Prenons l'affirmation pour ce qu'elle fut : un argument personnel, une possession imaginative, une pénétration divine par l'issue béante d'un tempérament exalté.

Cette exaltation a un grand mérite : elle place l'auteur à une distance suffisante des plates objections de l'impiété. Un goût de la grandeur est en lui, qui ne le lâchera plus.

Il aura beau piétiner sur place, revenir à un individualisme stérilisant, se fier à la seule intuition mystique et s'éloigner en somme pour un temps de la vérité où il semblait atteindre, il est déjà sur les sommets.

Et la vie, d'ailleurs, doit modeler l'homme qu'il devient à peine. Marié, professeur en Crimée, ses notes de voyage font d'agréables et d'utiles diversions aux confidences d'une âme aux prises avec elle-même. D'ailleurs, une courbe parallèle ploie vers le christianisme la compagne aimée. Peut-être des sources meilleures sont-elles éveillées dans cette sensibilité féminine par le bâton de la pitié profonde. Et tous deux reçoivent de Bourg-la-Reine le choc d'une lettre de Bloy, à vrai dire marquée d'humilité et d'orgueil et comme l'auteur du *Mendiant ingrat* avait pour accoutumé d'en écrire à ses admirateurs. Elle déchaine en eux une émotion prodigieuse. Une correspondance s'établit. A présent, la sensibilité et l'exaltation sont devenues des obstacles. « Tant que vous ne serez pas catholique, vous mourrez d' inanition, l'Eglise romaine seule étant capable de vous nourrir. » Bloy a livré un secret dont l'aveu n'est entendu qu'à cause de l'enthousiasme où ses livres, par d'autres bouillonnements, ont plongé le ménage exilé.

Levaux ne consent point à s'abstraire de soi. Il retourne à Kant : se trouver, c'est trouver Dieu. La beauté des choses, de l'exotisme, des livres le contente, le cultive, l'enrichit pour plus tard. En ce moment, c'est en vain. Il a résisté à la sollicitation précieuse.

Elle le reprend en France. La visite, à la veille de la guerre, au mendiant ingrat est sans doute ce qui, dans le livre de M. Levaux, intéressera le plus le lecteur profane. Elle est supérieurement contée. C'est un apport documentaire à l'histoire littéraire. A prendre à leur poids réel les propos échangés on n'y verra rien que d'assez ordinaire. Et comme c'est mieux ainsi! Il y a entre le ménage Bloy et le ménage Levaux une autre présence, invisible et dominante. Elle ne quitte plus les cent dernières pages du récit. Tout commentaire est inutile. Il faut prendre le texte. Il suit de près les événements tragiques de 1914. Liège, où se trouve l'auteur, où il se présente au bureau d'engagement militaire, est envahie. En attendant de pouvoir rejoindre l'armée, il achève de céder à la grâce. « Il me semble que je suis suspendu entre l'adoration de Dieu et le culte des idoles. Je surplombe deux abîmes et je ne sais pas du tout quand il daignera à la main mystérieuse qui me tient, de me précipiter dans l'extase et dans le désespoir ».

Pour mesurer la distance accomplie par le cheminement invisible, retenons la dernière phrase d'un chapitre : « Malheureux ceux qui ne savent souffrir que pour eux-mêmes ! » Nous entrons dans ce que l'auteur appelle la Nuit de Jacob.

« Dans un sens, nous ne savons rien. Dans un autre sens, nous savons tout, si Dieu parle, c'est-à-dire si son Verbe s'est fait chair et s'il a habité parmi nous. » Avant de posséder la certitude rationnelle, la prière est déjà une science.

« Il m'arrive souvent de prier, ma bougie éteinte, dans le recueillement qui précède le sommeil... » L'épouse timidement a avoué qu'elle faisait de même. « Il y a désormais un tiers invisible entre nous. Sentiment sacré de la présence sacramentelle. »

Saint Augustin, par ses *Confessions*, vient au secours des derniers doutes. Et l'*Imitation* enfonce le glaive de la pénitence dans le cœur... Une sorte de désespoir fécond s'empare de l'âme. « Enfin, le secours est demandé à l'Eglise. Le prieur des Dominicains accepte de diriger les deux âmes rendues à merci. Le jour n'est pas loin de la réconciliation heureuse.

« Nous revenons dans le soir désert, le long du beau fleuve dont les eaux abondantes et vives nous parlent de purification, comme l'espace qui s'élargit jusqu'aux collines bordant le ciel nous parle de libération. Serrés l'un contre l'autre, nous ne sommes plus que deux petits enfants à qui Dieu a pardonné, deux brebis perdues et

(1) *Quand Dieu parle*, par Léopold Levaux. — un volume in 16, collection *Arts et Fides*, librairie Bloud et Gay, Paris, 1926.

retrouvées. Jamais nous n'avons goûté un bonheur de cette nature-là. »

Le livre s'arrête à cet instant. Ce qui suit, émouvant au possible, fortement écrit est un autre témoignage, une transposition dans le sublime des dons qui font de M. Levaux un écrivain né dont nous attendons beaucoup. C'est en soldat qu'il a commencé sa nouvelle vie. Toute la guerre, il l'a faite en première ligne, comme brancardier de tranchée. Ses notations sobres, pathétiques, emplissent les vingt dernières pages de *Quand Dieu parle*. Elles annoncent le romancier qu'il sera quand la dure vie de professeur, qui est la sienne, le lui permettra, un romancier en profondeur marqué par la fréquentation, dans leur langue, des maîtres du roman russe.

« Quand Dieu aime quelqu'un, le premier don qu'il lui fait, c'est

la souffrance, parce qu'il lui faut la souffrance pour y déposer la Paix; rien n'est aussi digne de la contenir. »

Tel fut l'enseignement suprême du père spirituel qui reçut dans le havre de grâce la course douloureuse de l'auteur de *Quand Dieu parle*. En vérifiant immédiatement cette promesse, l'homme et l'écrivain ont touché le fond humain et divin sur lequel bâtir une vie et une œuvre. Ainsi l'évolution vécue par M. Léopold Levaux sert à la fois l'art et la foi. C'est pourquoi son témoignage est à sa place dans l'intéressante collection qui a édité son livre. C'est pourquoi nous sommes persuadés, avec M. Jacques Maritain qui lui a servi de parrain littéraire, que son effort aidera un grand nombre d'âmes « à mieux écouter au dedans d'elles la voix du Seigneur Dieu. »

Henri DAVIGNON.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le mariage du prince Léopold

Il s'est donc accompli le mariage du prince héritier du trône avec la princesse Astrid de Suède, le mercredi 10 novembre, veille du jour anniversaire de l'armistice, quelques jours avant l'inauguration du monument réparateur élevé à la mémoire de Léopold II.

Quel sera le retentissement de ce royal hymen sur les destinées de la Dynastie et de la Patrie belge? C'est le secret de l'avenir, l'impénétrable secret de Dieu. A en croire les journaux, toujours en quête de pittoresque, pour affriander le lecteur bénévole, à en croire le premier magistrat de la cité haranguant à l'hôtel de ville les futurs mariés, c'est un mariage poétique, romantique entre le Prince Charmant et la Princesse lointaine, une princesse de légende, venue du pays des ondines, princesse pour conte de fée dont le nom, écrit Maurice de Waleffe, jette une troublante clarté d'étoile. Cette littérature n'empêche pas d'ailleurs les mêmes journaux de nous représenter l'héroïne sous les traits d'une excellente bourgeoise, élevée avec simplicité et unissant à la culture des arts la pratique des vertus ménagères, sans exclure l'art de préparer les confitures. Seule d'ailleurs l'inclination avait décidé de cette union, la raison d'Etat y serait totalement étrangère et on répète avec une naïveté un peu grosse que seul le cœur a voix au chapitre dans une alliance qui intéresse l'avenir d'un pays et le sort du monde.

Nous pensons que sous le jeu des causes secondes une volonté supérieure ajuste les moyens à ses fins cachées et que, l'événement une fois accompli, il faut s'en remettre à la Providence. Elle veille sur les destinées de la Belgique. Placée par elle au confluent du courant nordique et du courant latin, nécessairement ballottée entre des politiques contraires, la Belgique tend à les équilibrer pour la sauvegarde de son indépendance, comme elle cherche à harmoniser le génie des races du Nord et des races du Midi, pour le perfectionnement de sa culture.

Le fait est que l'apparition parmi nous de la princesse de Suède a soulevé l'enthousiasme du peuple, dissipé les préventions du patriotisme le plus ombrageux. La glace ne fut pas rompue tout de suite, il est vrai, mais la faute en fut à la bousculade d'Anvers et à l'inclemence du temps au matin de l'arrivée dans la capitale. Mais dès qu'elle trouva l'heure et le cadre propices, — ce fut au balcon de l'hôtel de Ville, sur la plus belle place de l'Europe — la séduction de sa beauté, la douceur de son regard, la grâce infinie de son sourire, la spontanéité expansive de son geste, tout en elle fit rayonner ce prestige auquel le peuple ne peut résister, cet attrait qui conquiert les cœurs, la bonté. A partir de ce moment, chaque fois qu'elle apparut, ce fut un délire d'acclamations, surtout au balcon du Palais et au portail de la Collégiale d'où elle se retourna, avant d'entrer, face à la multitude, en agitant son bouquet de mariée.

Nous avons une bonne duchesse de Brabant qui sait sourire au peuple. Nous aurons une bonne reine. C'est le cri de la voix publique.

Pour nous venir de la glaciale Scandinavie, elle n'en est pas moins petite-fille d'Oscar II, grand lettré d'une culture très française, qui était petit-fils d'un maréchal de France. Quelle prodigieuse fortune que celle de ce Bernadotte dit Bergamotte, dit Belle Jambe, sergent de l'armée Sambre-et-Meuse, général de la République, maréchal de France, prince de Ponte-Corso, roi de Suède et de Norvège, des Goths et des Wentes, fondateur d'une dynastie encore régnante. Hélas! il devait abjurer la foi catholique et sa mémoire ne peut être lavée de cette tache.

Il avait épousé Désirée Clary, une méridionale pétulante. Oscar I^{er} épousa Joséphine de Leuchtenberg, fille du prince Eugène de Beauharnais, petite-fille de l'impératrice Joséphine, princesse très catholique, dont la princesse Astrid descend en double lignée. Elle n'aura donc pas à forligner pour embrasser le catholicisme.

Le mariage, célébré dans la glorieuse collégiale, en cette année du septième centenaire de son édification, fut assurément d'une pompe religieuse discrète, comme il seyait à un mariage mixte, et d'une majesté royale, comme il convenait au pays. Trois rois et trois reines, vingt Altesses Royales, toute la fleur de l'aristocratie belge, le Salon bleu au complet avec les Ligne, les Ursel, les Croy, les Mérode, le gouvernement et l'armée, tous les corps constitués, toutes les grandeurs du passé et toutes les noblesses du présent rassemblées sous ces voûtes vénérables du temple national, qui a vu se dérouler tant de fastes. Et, pour présider à cette assemblée représentative de la Belgique, pour recevoir au nom de Dieu même les serments qui lieront à jamais l'héritier du trône et la princesse, l'Archevêque-Primat, entouré de ses frères dans l'épiscopat, au pied de l'autel resplendissant où s'amoncelait une floraison d'éclatante beauté, où brillait une forêt de cierges.

L'Archevêque a parlé en Pontife et en Docteur, il a noblement exalté le mariage chrétien que Dieu a fait, que le Christ a rehaussé, qui est rayonnant d'une surnaturelle grandeur. Il a dit en termes très élevés la sublimité de ce contrat forgé d'un métal divin et qu'aucune puissance humaine ne peut rompre ni même tendre. Il a décerné au jeune couple et aux familles royales, l'hommage de justes éloges entremêlés du rappel de graves devoirs. Il a trouvé des accents de paternelle et pieuse tendresse pour traduire l'émotion du patriotisme et de la foi dans cet événement mémorable auquel sont suspendues nos destinées.

La famille royale s'est honorée à la face de tout le pays en voulant entourer de son plus profond respect ce sacrement de mariage que parfois, hélas, des catholiques même n'apprécient pas à sa haute valeur. Elle a fait entre la cérémonie dite du mariage civil, qui devait avoir lieu au Riksdag de Stockholm, et la célébration de l'unique mariage religieux à Sainte-Gudule, l'essentielle distinction que l'Eglise commande. Après l'enregistrement anticipatif de leur union sous la présidence du bourgmestre de la capitale suédoise, le prince et la princesse n'ont voulu d'autre mariage religieux que celui de l'Eglise catholique et, pour venir le célébrer à Bruxelles, ils ont accompli séparément le voyage, gardant jusqu'au jour marqué, l'attitude de la plus scrupuleuse correction. La famille royale a rappelé ainsi à tous l'honneur qui est dû au sacrement par lequel seul les baptisés sont légitimement unis.

Si le *Te Deum* des grandes actions de grâces n'a pas retenti

intégralement sous les voûtes de Sainte-Gudule à l'issue de la cérémonie nuptiale, les strophes supplicantes qui terminent l'hymne ambrosien ont résonné avec une incomparable puissance.

Nous t'en supplions, Seigneur, viens à l'aide de tes serviteurs, que tu as rachetés au prix de ton sang.

Qu'ils soient comptés un jour dans la gloire du ciel éternel au nombre de tes saints!

Sauve ton peuple, Seigneur, bénis ton héritage. Conduis-le toi-même et ne cesse de l'élever.

J. SCHYRGENS.

FRANCE

L'Action Française

La Libre Belgique avait publié, le 3 novembre, la note suivante, « d'un de ses collaborateurs parisiens » :

« Paris, 31 octobre 1926.— A la fin d'une lettre où il a interprété, à sa façon (*sic!*), les documents pontificaux sur l'« Action française », l'évêque de Montauban, Mgr Marty, écrit qu'un personnage, revenant de Rome, où il a assisté à la Béatification des Martyrs français de la Révolution, lui a rapporté que le Souverain Pontife autorise les catholiques de la Ligne d'« Action française » à y rester et qu'il permet également qu'on continue à être soit lecteur, soit abonné, soit collaborateur de ce journal.

A la nonciature de Paris, où nous nous sommes adressés pour avoir confirmation de ce qu'affirme l'évêque de Montauban, on nous a répondu : « L'évêque de Montauban a dû être la victime d'un mauvais plaisant. C'est justement à l'occasion de la Béatification des Martyrs de la Révolution que le Pape, en public ou en particulier, avec les Français qui étaient, à cette occasion, à Rome, a tenu à confirmer ses jugements sévères vis-à-vis de l'« Action française ».

« Le jour où celle-ci aura cessé d'avoir à sa tête un chef qui voit, dans le Christ, l'ennemi de la civilisation, de la Société, de l'Etat, comme le fait M. Maurras, le Pape pourra admettre qu'on reste dans ses rangs et qu'on collabore à son œuvre. »

* * *

S. Gr. Mgr Marty a envoyé, à la *Libre Belgique*, la réponse que voici :

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Dans un récent numéro de votre journal, vous avez publié « une mise au point »!!! que j'ai connue par l'*Ouest-Eclair*, votre frère jumeau de Rennes.

« Tous ceux qui auront lu cette prétendue mise au point pourraient croire, si je ne les en dissuadais sans retard, que j'ai légèrement attribué au Souverain Pontife les graves déclarations que Sa Sainteté a daigné faire récemment au sujet de l'*Action française*.

« J'avais, cependant, pris soin d'observer que j'étais renseigné par une voie qui ne permet aucun doute. Cela n'a suffi à convaincre ni votre journal, ni celui de Rennes, qui vous emprunte l'affirmation étrange venue, paraît-il, de la Nonciature de Paris.

« Vous apprendrez certainement avec plaisir, pour en informer vos lecteurs en toute diligence, que j'ai suffisamment compris la gravité de mes affirmations, malgré mes soixante-dix-sept ans commencés, pour ne pas les écrire à la légère.

« Tout ce que j'ai dit, je le maintiens d'autant plus allègrement que j'ai reçu des certitudes nouvelles.

« Le Souverain Pontife a daigné déclarer : qu'on peut faire partie de la Ligne d'Action française; qu'on peut être lecteur et abonné du journal l'*Action française*; qu'on peut collaborer au journal l'*Action française*.

« Il y a cependant un mauvais plaisant dans l'affaire, à vous en croire. Où donc le chercher? Pas de mon côté. Vous n'y trouveriez que des personnages éminents par leur vertu, leur science et leur haute situation dans la hiérarchie ecclésiastique.

« Vous ne le trouveriez pas non plus quoi que vous en disiez, à la Nonciature de Paris, à moins que, peut-être ce fût chez le concierge. La Nonciature ne parle pas inconsidérément, comme on le fait chez vous, d'un vieil évêque français

« Je laisse à vos lecteurs le soin de trouver le mauvais plaisant là où il est.

« Les deux derniers paragraphes de votre mise au point les dirigeront, par leur caractère évidemment tendancieux, dans leur loyale recherche.

« Croyez, Monsieur le Rédacteur, que je vous désire l'amour sincère de la vérité en vous bénissant in Christo Jesu.

† P.-E. MARTY,
Evêque de Montauban.

(Nous n'avons pas l'habitude de relever les erreurs typographiques qui se glissent dans la Revue, signalons toutefois ici les deux coquilles qui ornaient les quelques lignes d'introduction mises, dans notre dernier numéro, à la lettre de Mgr Marty. « Comme haute intervention... » au lieu de toute intervention. « ... qui rendra ses droits... », au lieu de leurs droits...)

Le socialisme

— De Charles Maurras dans l'Action Française :

Qu'est-ce au fond que le socialisme? C'est une solution du problème posé par la démocratie. La volonté du nombre étant reine de l'Etat ne peut pas ne pas tendre à devenir reine de la société, c'est-à-dire de l'ordre économique, à l'usine, au bureau, au champ, partout. Ne dites pas ce serait la ruine de tout. Le Nombre ne le croira jamais. Il agira toujours, s'il est le maître de l'Etat, de manière à s'emparer des richesses produites et des moyens de la production afin de se les partager. Cela, c'est l'inévitable. Il y a des démocrates qui tendent à ce résultat en décrétant que tout sera fonction d'Etat, monopole d'Etat, chaque citoyen devenant ainsi fonctionnaire. C'est le socialisme d'Etat : il sort du cœur et des entrailles de la démocratie afin de résoudre le problème qu'elle pose en existant. D'autres pensent que l'égalité démocratique, déjà réalisée dans l'Etat, se poursuivra dans la société au moyen de la pompe aspirante de la fiscalité, l'Etat puisant (notamment sous forme d'impôts) dans la poche des particuliers, tout ce qu'il faut pour les appauvrir afin qu'il puisse, lui, en enrichir le plus grand nombre : ce socialisme fiscal, autre émanation des viscères démocratiques, fournit une seconde solution. Le socialisme orthodoxe ou communisme scientifique, car Cachin et Blum ne sont en désaccord que sur la méthode, fournit une solution un peu différente, plus pompeuse, plus spécieuse, embrassant en apparence une situation industrielle plus complexe et plus avancée, mais elle ne peut ni ne doit compter que comme une solution de l'unique problème dont les termes sont posés, dont les chiffres sont alignés du simple fait que la démocratie atteint son premier objet et s'empare de la force publique. Le Nombre, s'il est maître, ne peut tendre qu'à obtenir de la nation sujette ce qu'il lui faut. Ecarter la solution socialiste proprement dite, négliger même le socialisme fiscal ou le socialisme d'Etat, ce n'est résoudre rien et c'est laisser tous les x sur le tableau noir. Vous êtes démocrate? Fort bien! La démocratie veut devenir démocratique (maîtresse de la maison), ploutocratique (maîtresse de la richesse) et elle n'est que par et pour cette volonté. Qu'y répondez-vous? Oui? Non? Si c'est non, vous n'êtes pas démocrate. Si c'est oui,

tous les inconvénients du socialisme reparaissent. Si c'est ni oui ni non, tout se passe comme si c'était oui. Les faims, les soifs, les appétits, les convoitises éveillés par le seul mot de démocratie, se donnent carrière, ils règnent sur l'électeur, par l'électeur sur l'Etat, par l'Etat sur les finances, nous voilà, comme disait Michel de Montaigne, au rouet.

ITALIE

Dialogue sur le fascisme

La Revue hebdomadaire publie un Dialogue sur le fascisme, de M. Paul Reynaud. Nous en reproduisons ce début :

— Toi, Giovanni! Depuis quand à Rome?
— Un mois.
— Et combien de temps en Amérique?
— Quatre ans.
— Bravo! Tu viens voir avec des yeux neufs la patrie renouvelée. Qu'est-ce qui t'a frappé le plus?
— Les femmes ont les cheveux longs, des jupes longues et beaucoup d'enfants.

— Bien vu! C'est de cette renaissance de la race que la renaissance politique est sortie. Mais, parlons politique.

— Ça, c'est une autre affaire. Plus de liberté de la presse, plus de liberté de réunion, plus de liberté d'association ni de syndicat, plus de liberté d'élections, les camions de chemises noires, des familles déportées l'autre jour près de Bologne, des processions obligées de s'arrêter dans la rue pour chanter l'hymne fasciste, des bourgeois pacifiques contraints de porter l'insigne du faisceau, les innocents boy-scouts eux-mêmes débandés, les moindres propos épiés, tout cela n'est guère séduisant pour un homme qui vient du pays de la liberté.

— Préférais-tu les Soviets dans les usines, les mitrailluses sur le toit de l'usine Fiat, les coups de revolver dans la rue, les croix de guerre arrachées, les déserteurs rentrant en maîtres, les trains stoppant lorsqu'on y découvrirait un officier ou un curé, une poignée de communistes tyrannisant chaque village, la patrie humiliée, abaissée, avilie. Mon pauvre Giovanni, c'est à croire que tu t'es désitalianisé en Amérique... ou plutôt, tu n'es pas à la page.

— Tu vas m'y mettre.
— Je vais t'y mettre en te révélant d'abord que l'ordre rétabli c'est quelque chose mais que le fascisme, c'est surtout l'ordre nouveau instauré.

— L'ordre nouveau?
— Oui, l'ordre nouveau, une doctrine nouvelle apportée à cette Europe occidentale qui sombre dans l'impuissance, le gâchis et la corruption du régime parlementaire. Nos aïeux ont donné au monde la renaissance artistique; nous lui apportons, nous, la renaissance politique.

— Une doctrine, vous les fascistes? Mais vous changez constamment d'avis! Vous marchez sur Rome pour détrôner le Roi et vous voici royalistes. Vous étiez socialistes, vous vouliez confisquer les biens des nouveaux riches, partager les terres, je ne sais quoi encore, et vous voici les plus fidèles soutiens de l'ordre capitaliste. Vous avez mis le banquier Volpi aux finances... Vos pires ennemis du jour sont les socialistes et les francs-maçons et vous rendez l'enseignement religieux obligatoire dans les écoles. En politique étrangère, hier vous menaciez l'Allemagne, aujourd'hui vous menacez la France. Hier révolutionnaires, aujourd'hui défenseurs du trône et de l'autel; vos idées, votre doctrine, c'est une question de date...

— Nous avons changé d'avis sur les moyens, pas sur le but. Nous avons voulu sauver l'Italie et nous l'avons sauvée. Nous avons voulu grandir l'Italie et nous l'avons grandie. Notre doctrine est née des heurts de notre idéal avec la réalité. Elle est en gestation, elle s'enfante tous les jours. Déjà les grandes lignes s'en dégagent et nous y travaillons avec passion. Nies-tu l'enthousiasme dans lequel vit l'élite de notre peuple?

— Non, mais la doctrine? la renaissance politique? Mussolini a dit que le fascisme n'est pas un article d'exportation.

— Mais, depuis, à Pérouse, il a dit le contraire et il a bien fait.

— Et votre doctrine est basée sur...

— Sur une conception totalement nouvelle des rapports de l'individu et de l'Etat. L'Europe libérale a vécu jusqu'ici sur l'idée de Rousseau, que l'homme est naturellement bon et que, livré à lui-même, le peuple doit rendre des verdicts justes. Or, cette idée est absurde. Elle est dépassée. Il y a trente ans que nos philosophes l'ont renversée. Le fascisme est issu de la philosophie italienne. Si le parlementarisme a pu fleurir un temps en Angleterre, c'est parce qu'une forte hiérarchie sociale permettait à l'élite de se maintenir. M. Lloyd George lui a porté un coup mortel par ses lois fiscales et l'apparition d'un troisième parti a sonné le glas du régime parlementaire dans le seul pays où il fonctionnait normalement.

Quant à la France, c'est elle qui a lancé dans le monde les idées de Rousseau, c'est elle qui a déifié l'individu et l'a dressé en face de l'Etat. Que la Révolution française ait fait œuvre utile en renversant les édifices vermoulu du passé, c'est possible. Mais elle n'a pas construit.

— Très bien, mais votre doctrine?

— Notre doctrine, c'est qu'il ne faut pas isoler les deux termes d'un rapport, c'est qu'il faut étudier l'individu en fonction de l'Etat et l'Etat en fonction de l'individu. Chacun d'eux est fait pour l'autre.

— Un exemple?

— La propriété. Certes, nous défendons le régime capitaliste comme le plus productif des richesses. Mais nous privons de son droit de propriété celui qui ne l'exerce pas pour le bien de l'Etat. Nous exproprions celui qui laisse ses terres en friche.

— Et l'éducation?

— Même conception. L'enfant doit devenir un citoyen utile. C'est pourquoi, nous, incroyants, nous avons rétabli la croix sur le Capitole et dans les écoles publiques où nous avons rendu l'enseignement religieux obligatoire. D'abord, l'Eglise, qui règne sur quatre cents millions d'âmes, est une création italienne, ce dont nous ne devons pas être médiocrement fiers et puis, il faut une règle. La religion a été la règle des peuples en enfance; que les enfants l'apprennent, ceux-là qui le pourront s'en affranchiront ensuite comme nous. D'ailleurs, ce n'est pas le mot à mot du catéchisme, ni la mortification que nous faisons enseigner, c'est la vie des saints, ces grands hommes de l'Eglise dont l'exemple exalte les enfants et les pousse à l'action.

Pour que l'enfant devienne un citoyen utile et non la proie des bavards, nous lui inculquons, dès le plus jeune âge, cette idée que seul l'ouvrier qualifié est un homme puisqu'il peut gagner, dans n'importe quel pays, sa vie et celle de sa famille. Etre « un vrai ouvrier », tel est l'idéal des élèves de nos écoles primaires. Aussi nos écoles professionnelles sont-elles assiégées.

— Oui, l'Etat corporatif, le culte de la compétence. C'est une idée qui n'est pas de vous, c'est du Maurras.

— Maurras l'a écrit, et nous sommes en train de le réaliser.

ALLEMAGNE

La triplice

Le Ministère des Affaires étrangères d'Allemagne vient de faire paraître le trentième volume du vaste recueil intitulé : *Die grosse Politik der Europäischen Kabinette 1871-1914*. Ce volume a trait à la guerre italo-turque et le dernier chapitre au renouvellement de la Triple Alliance et aux obligations militaires découlant de ce traité.

L'histoire du renouvellement, en 1912, de la « Triplice » est déjà connue du public, grâce surtout aux Mémoires du défunt feld-maréchal austro-hongrois Conrad von Hoetzendorf. C'est dans l'été de 1911 que le Cabinet de Rome demanda le renouvellement du traité, lequel expirait en juillet 1914 seulement. Sans doute, l'Italie se préparait-elle déjà au conflit tripolite; vraisemblablement prévoyait-elle des complications éventuelles avec l'Angleterre ou la France; aussi voulait-elle s'assurer du côté de ses alliés. Ceux-ci (l'Allemagne et l'Autriche) n'élevant aucune objection, le traité renouvelé aurait pu être signé dès décembre 1911. Mais ici, le marquis de San Giuliano changea d'avis, déclara préférer attendre la conclusion de la paix avec la Turquie, et les pourparlers traînèrent

en longueur tant et si bien que la signature n'eut lieu que le 5 décembre 1912.

Il est curieux de constater que, dès cette époque, l'état-major austro-hongrois ne nourrissait à l'égard de l'« alliée » italienne aucune illusion. C'est ainsi qu'à la date du 18 novembre 1911 von Tschirschky, ambassadeur d'Allemagne à Vienne, rendait compte au chancelier de l'Empire d'un entretien qu'il venait d'avoir avec le général von Auffenberg, entretien au cours duquel le Ministre de la Guerre austro-hongrois lui avait déclaré que, à son avis, l'Autriche et l'Allemagne devaient compter, en cas de guerre européenne, avec l'hostilité de l'Italie, même alliée!

« Si une guerre éclate », dit le Ministre, « l'Italie va exploser — contre nous — tel un tonneau de poudre. Ni le roi, ni le gouvernement ne pourront rien contre cette explosion. De l'Italie envisagée comme alliée, nous n'avons rien à attendre; et elle ne fait que gêner l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne dans leur liberté de mouvements et dans la poursuite de leurs intérêts vitaux. »

Les mémoires de Conrad von Hoetzendorf nous avaient déjà révélé que lors des débuts de la guerre tripolitaine, le feld-maréchal qui partageait les mêmes appréhensions — ou plutôt qui avait les mêmes certitudes — que von Auffenberg avait insisté auprès de François-Joseph pour que la monarchie danubienne déclarât la guerre à l'Italie. Mais François-Joseph s'y était refusé avec la dernière énergie.

Quoi qu'il en fût, le traité de la Triple fut signé à la date indiquée plus haut. Jusque-là, l'Italie s'était engagée à envoyer, en cas de guerre franco-allemande, une armée composée de cinq corps d'infanterie et de deux divisions de cavalerie au secours de l'Allemagne sur le Rhin. Mais dès le 21 décembre 1912, donc un peu plus de quinze jours après la signature du traité, l'Italie se refusait à exécuter cet engagement.

D'autre part, le lieutenant général Pollio, chef du grand état-major italien, donnait par lettre officielle au général von Moitke, chef du grand état-major allemand, les assurances suivantes :

Dès que le *casus foederis* aura joué, l'Italie s'engage à mobiliser ses forces de terre et de mer au plus tard en même temps que l'Allemagne.

Une offensive italienne énergique sera immédiatement dirigée par delà les Alpes dans le but d'y retenir ou d'y attirer les parties les plus importantes des forces françaises. S'il y a possibilité pour les forces italiennes d'opérer un débarquement sur la côte française, elles opéreront de concert avec la flotte et s'emploieront de tous leurs moyens, sur terre et sur mer, à faire le plus grand mal à l'ennemi commun dès le premier moment (30^e volume, p. 576).

Pourtant, peu de temps avant la guerre mondiale, en vertu d'un nouvel accord l'Italie consentait à envoyer une force armée sur le Rhin, mais les effectifs en avaient été notablement réduits, comparés à ce qui avait été stipulé par l'accord du 28 janvier 1888, dénoncé en décembre 1912.

* * *

Les renseignements qui précèdent présentent certainement quel que intérêt. Ce qui frappe d'abord, c'est que les militaires austro-hongrois (et apparemment allemands) aient fait preuve d'une bien plus grande perspicacité que les diplomates. Car il est à supposer que si ces derniers avaient véritablement prévu le rôle de l'Italie, ils n'auraient pas fait à nouveau signer à leurs souverains un instrument qui faisait contracter à l'Autro-Allemagne le marché de dupes le plus « kolossal » peut-être que l'Histoire eût enregistré.

« A quand le coup de poignard dans le dos? » demandait sans y mettre, on le voit, trop de façons l'attaché militaire austro-hongrois au Ministre de la Guerre italien en septembre 1914. Il y perdit son poste. Mais lui aussi avait vu clair dans le jeu de l'« alliée ».

Comte P.

MEXIQUE

Le boycottage

D'après la revue AMERICA :

Le boycottage est, semble-t-il, un événement auquel les Etats-Unis s'intéressent beaucoup. D'autre part, il est très imparfaitement connu à l'étranger.

En dehors de la suspension des offices religieux dans les églises et des courageuses déclarations de l'Episcopat, le boycottage est le facteur le plus important dans la lutte présente en faveur de la liberté religieuse et des autres libertés, au Mexique. Et il est même probable qu'il deviendra en fait le facteur décisif.

Le boycottage fut conçu uniquement par des laïcs, organisés dans ce but au sein de la « Ligue de défense religieuse ». Cette ligue est un modèle d'union, de prévoyance et d'activité. Le Comité central directeur réside à Mexico et se compose de trois membres : le président, Ceniceros Villareal; le premier vice-président, René Capistran Garza, et le second vice-président, Luis Bustos. Il y a encore quatre comités centraux alternatifs, de façon que si le premier est mis en prison, le second entre en fonction automatiquement; si le second est incarcéré, le troisième prend sa place, et ainsi de suite. Récemment, le premier et le second, de même que le troisième furent appréhendés, mais, lorsque le quatrième apparut, le gouvernement donna des marques de fatigue et, immédiatement, il mit en liberté, sous caution, les autres comités.

Dans chaque Etat du Mexique, il y a un délégué régional, responsable directement devant le comité central; dans chaque ville, il y a un chef urbain; dans chaque quartier, un chef de quartier, et dans chaque rue, un chef de rue. Le chef de rue doit promouvoir le boycottage dans sa rue; le chef de quartier veille à ce que les chefs de rue sous ses ordres — ils sont quatre — organisent le mouvement. Le chef de quartier est responsable devant le chef urbain, et celui-ci devant le délégué régional.

Y eut-il jamais, aux Etats-Unis, un parti politique disposant d'un mécanisme aussi parfait?

Le boycottage est le résultat d'un plan longuement médité et il est basé directement sur la psychologie du peuple.

Si l'opposition fomentée contre Calles voulait connaître le succès, il fallait, évidemment, choisir une arme d'un maniement facile pour tous, à la portée de la coopération absolument générale. Il fallait, en plus, ne pas avoir peur d'aller en prison, ni de perdre « la place ». Il fallait entraver l'activité gouvernementale; comme, pour cela, les protestations publiques étaient insuffisantes, il convenait de porter un coup direct aux intérêts matériels de l'Etat. La protestation devait revêtir la forme d'un coup de masse afin qu'elle fût à la fois symbole et réalité. Evidemment, pour atteindre ce but, le boycottage ou la grève des acheteurs était l'idéal. C'est, en réalité, un état de siège et on compte bien que ceux qui tiennent les rênes de l'Etat devront céder les premiers devant cette preuve de résistance émanant de la majorité de la nation.

L'objet du boycottage est de placer les grands contribuables dans une situation telle qu'il leur soit impossible de payer les impôts au gouvernement. Il n'est pas question de porter préjudice aux hommes d'affaires, mais seulement d'attaquer le gouvernement dans son point faible — les impôts — par leur intermédiaire.

La suspension du culte dans les églises est devenue un inestimable auxiliaire de ce plan pour deux raisons :

En premier lieu, il devenait urgent d'exciter le sentiment national et, certainement, rien n'est plus ancré dans le cœur des Mexicains que leur religion, surtout lorsqu'on prétend la détruire.

En second lieu, ainsi que cela se pratique dans les districts ruraux des Etats-Unis, les principales opérations commerciales ont lieu, dans beaucoup de villes mexicaines, sur la place publique, « à la sortie de l'église », le dimanche matin. Dès lors, sans messe, il n'y a pas de rassemblement pour les transactions. La reprise des offices religieux serait fortement préjudiciable au boycottage, mais en ceci, comme dans tout le reste, l'entente est absolue entre le clergé et les fidèles.

Le boycottage offre deux aspects différents. D'une part, on a mis en pratique une rigoureuse *abstention* de tout article de luxe ou de quasi-luxe, et même de certaines choses qui, auparavant, paraissaient nécessaires. Les distractions, amusements, excursions, promenades aux champs, les cinémas, la consommation de la viande, du tabac, du vin, des fruits, les billets de loterie et beaucoup d'autres choses sont complètement délaissés. Même les permis de roulage pour autos ont été atteints par le boycottage. Or, il faut remarquer qu'un permis se paie dix dollars par mois. La consommation d'essence est tombée à presque rien.

L'autre aspect du boycottage, c'est la *réduction* au minimum de l'usage des choses nécessaires. On n'achète plus aucun vêtement neuf; on n'emploie presque plus la lumière électrique; les denrées pourrissent dans les marchés. (Il est intéressant de

noter, en passant, que, à cause des troubles agraires, le Mexique se fournit en vivres et vêtements presque exclusivement aux Etats-Unis.)

Le succès du boycottage a dépassé tout ce que ses auteurs avaient rêvé. Au début, le gouvernement se moquait de la menace. Mais ceux qui dirigent la Ligue sont des psychologues aussi fins qu'ils sont habiles organisateurs. L'idée fit merveille à cause de sa simplicité et de la facilité de la mettre à exécution. D'autre part, elle faisait participer tout le monde à la lutte et, pour couronner tout cela, elle renoua profondément le sentiment de la beauté du sacrifice, si cher à ceux qui militent dans la religion chrétienne.

Les chefs de rue conduisirent leurs troupes à temps à la ligne de feu et là, ils tiennent.

Alors s'est produit un événement sans précédent dans la vie du Mexique : la classe des commerçants, notoirement égoïste, fit appel en même temps au président et aux évêques, afin que cessât le boycottage. Et cela, rien moins qu'au nom du patriotisme même ! Mettre sur le même plan les évêques et le président était une chose cruellement sarcastique.

Certains faits prouvent l'efficacité du boycottage. La plus grande fabrique de tabacs du Mexique se mit tout à coup à manifester une vive sympathie pour la Ligue, chose également plaisante, si l'on tient compte que son gérant est un franc-maçon notoire. Une loterie, dont le gros lot s'élevait à 125,000 pesos ne parvint à écouler que pour 50,000 pesos de billets. Les entrées des cinémas furent ramenées de 60 *centavos* à 35. Le gouvernement dut exonérer d'impôts les salles de spectacle — mesure très opportune, car en aucun cas ces établissements n'auraient pu acquitter les taxes. Le prix de la bière fut réduit de moitié. Récemment, un des plus grands magasins vit son chiffre d'affaires s'élever à quatre pesos et demi en un jour.

On sait que beaucoup d'employés du gouvernement prennent part au boycottage. Et qui sait si l'épouse même du président ne participe pas au mouvement ? Mieux que cela. Lors de la fameuse manifestation ouvrière, beaucoup de femmes, obligées d'y participer contre leur gré, marquaient le pas en conjugant le néologisme fameux : *Yo boycoteo, tú boycoteas, él boycotea...* (1)

La perte que subit le gouvernement, en fait de contributions, atteint des millions de pesos par jour. Et les Mexicains affirment

qu'ils peuvent maintenir cet état de choses pendant des mois et, par dessus le marché, faire de grandes économies d'argent.

En ce moment, on constate déjà que la balance économique du Mexique est sérieusement déficitaire.

Calles parle de droits d'entrée très élevés contre les produits nord-américains. Mais la partie principale des recettes gouvernementales provient des droits et taxes sur les importations. Or celles-ci sont mortellement atteintes par le boycottage. D'autre part, le peso-argent a dégringolé tellement qu'on a tout fait pour le cacher au public.

Quel succès que le boycottage !

La vérité sur la situation actuelle du Mexique finira par apparaître. Il semble déjà qu'en ce moment on ait fait le premier pas : il consistait à convaincre le peuple mexicain de ce que l'Eglise ne fait que se défendre contre l'intrusion intolérable dont elle est menacée de la part de l'Etat et qui l'oblige à lutter pour la véritable séparation de l'Eglise et l'Etat.

Le second pas aura été fait lorsqu'il sera démontré que les Mexicains de tous les partis — à moins qu'ils n'appartiennent au parti radical du travail — sont décidés à révolutionner toute la vie nationale et qu'ils ne se contentent plus maintenant de l'abolition des décrets oppresseurs.

Le nouveau cri de guerre au Mexique est « la conquête de la rue ». Sous l'ancienne constitution, l'Eglise se vit obligée de se renfermer dans ses temples. Il ne lui était pas permis d'en sortir. La nouvelle constitution a brisé les portes et a tenté d'imposer des lois à l'Eglise, même à l'intérieur des temples. Mais en agissant ainsi, elle a ouvert les portes ; l'Eglise en a franchi le seuil ; elle ne veut plus se soumettre à l'emprisonnement. Elle conquerra la rue et marchera à l'air libre, ainsi que cela se passe aux Etats-Unis, en pleine possession de ses libertés. Le temps des compromis est passé. Les chefs laïcs du Mexique, d'accord avec leur clergé, ont les yeux fixés sur la reconstruction totale du pays, religieuse et politique. Ils ne parlent déjà plus de défense, mais de conquête et de renouveau.

Il ne se passera pas beaucoup de temps avant que Calles regrette amèrement d'avoir provoqué une si bizarre agitation. A moins que l'un ou l'autre de ses amis ne le sauve, en le mettant de côté...

Imp. A. LESTÈNE, 27, rue de la Charité, Bruxelles.

Fabrique de Couleurs et Vernis
Produits Chimiques

BLOOS FRÈRES

Fondée en 1862

Tél. 246.50-276.25-435.32

67, rue de Cureghem
BRUXELLES

CHARBONS ET VOITURAGES

Jos. MOSTINCK & FILS

30 à 38, rue de la Gare, Etterbeek-Cinquanteaire

Soins - célérité - conscience sont apportés à tous les ordres

La maison s'occupe spécialement des travaux de déchargement, transport et mise en cave des charbons que sa clientèle reçoit directement des charbonnages.

Un pont bascule poinçonné par le gouvernement se trouve à la disposition des clients, dans nos magasins.

CAFÉS
"HOLLANDIA"

MAISON FONDÉE A DELFT (HOLLANDE) EN 1829

Livraison Franco Province par minimum de 50 kilos

114, rue de l'Intendant, Bruxelles

Téléphone : 600.47

Téléphone : 600.47

R. H. VAN SCHAİK & ZOON

Spécialité de Fromages de Hollande

FABRIQUE DE ROLMOPS

Harengs, Saurets, Morue, Sardines russes
(au vinaigre), Aigrefins salées (en saumure)

Octave VANDENBOSCH

GROS

ALOST

DEMI-GROS

Téléphone 99

Télégrammes : Vandenbosch-Alost

DEMANDEZ

PRIX-COURANT

Maison de confiance
fondée en 1896

Fabrique de Tricots à la Machine
M^{me} V^{ve} GUÉRARD-ROUSSEAU
 1, rue Grétry, LIÈGE
 Successeur : L. SIMONET-GUÉRARD

Articles sur mesure

Bas pour Trousseaux - Rempiéage des Bas - Raccoumages en tous genres
Vente de Machines à tricoter - Apprentissage gratuit
 Ouvrages de Dames — On échantillonne les ouvrages
Prix exceptionnels pour Sociétés, Convents ou Vestiaires
 SPÉCIALITÉ DE FILETS-MAIN BLANCS ET COULEURS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

LÉON LENOIR

AGENT DE CHANGE

Agréé aux Bourses de Bruxelles et de Liège

76, Rue de la Cathédrale, 76 — LIÈGE

Compte-Chèques 39528 Téléphone 889

Ordres de Bourse - Change

Paiement des Coupons belges et étrangers

Renseignements financiers

VÉRIFICATION GRATUITE DES TIRAGES

Souscription à toutes émissions

LES USINES CIMARMÉ

à LOTH (près de Bruxelles) Téph. Brux. 491.34

Directeur : M. TIMMERMAN

CHASSIS inaltérables en BÉTON ARMÉ

CHASSIS monolithes. Standard CIMARMÉ brevetés
 Chassis et cloisons extensibles MT brevetés

NOMBREUSES RÉFÉRENCES

Devis et catalogues sur demande

Une réalisation magnifique.

Les célèbres Chœurs de la Chapelle Sixtine à la portée de tous.

O
D
É
O
N

Demandez à
votre fournisseur



les nouveaux
Disques ODÉON

Demandez

- | | | |
|-------|---|--|
| 76826 | } | Exultate Deo, G. PIERLUIGI DA PALESTRINA (1524-1594). |
| | | Laudate Dominum, G. PIERLUIGI DA PALESTRINA (1524-1594). |
| 76828 | } | Ave Maria, T. LUDOVICO DA VITTORIA (1545-1611). |
| | | Innocentes, LUCA MARENCO (1550-1599). |

PAR LES CHANTEURS DE LA BASILIQUE ROMAINE.

O
D
É
O
N